

JOURNAL

DES DEMOISELLES.

Instruction.

Les Métiers de Paris

AU MOYEN AGE.

DEUXIÈME ARTICLE.

LA MERCERIE.

Bien qu'ils ne vinssent qu'au troisième rang, les merciers ne le cédaient en rien aux corps de métiers qui précèdent, pour le nombre, l'importance, la richesse et pour l'étendue de leurs privilèges. Les merciers en gros étaient les véritables négociants du moyen âge. Ce furent les premiers marchands qui entreprirent les voyages maritimes de long cours, notamment aux Indes orientales et occidentales : on doit donc honorer en eux les fondateurs de notre puissance commerciale dans le monde. Comme marchands en détail, ils jouaient encore un rôle très-important. Les attributions de leur commerce étaient pour ainsi dire sans bornes. Au dix-huitième siècle, les merciers de Paris comptaient encore dans leur ordre près de deux mille cinq cents chefs de famille. Non contents d'offrir à leurs chalands près de cinq cents sortes de spécialités différentes, ils empiétaient encore sur celles des autres corps de

marchands et artisans. « Et de fait, remarque le même Sauval, aussi bien que les *drapiers*, ils vendent des bas et des chausses d'étoffe et de laine ; avec des drogues, comme les *épiciers* et *apoticaï-res*. Chés eux, on achette gands fourrés, manchons et autres fourrures, qui est le fait des *pelletiers*, et tout de même au préjudice des *orfèvres* et *bijoutiers* ; bonnets, bas, camisoles, calleçons de laine et de soie ; et tous ces bijoux et galanteries dont l'*orfèverie* se pare. Ajoutés que dans leurs boutiques on trouve encore des gands, de la poudre, des Heures, et mille autres gentillesse qui sont le négoce des libraires, des parfumeurs, des gantiers et autres artisans. » Un poète du treizième siècle a mis en vers l'énumération de toutes les richesses que le mercier ou la mercière étalait sous les yeux des passants. Nous n'en citerons qu'un court fragment pour ne pas fatiguer l'intelligence de nos lectrices, peu habituées sans doute à cet idiome ancien. C'est une mercière qui parle.

J'ai les mignotes ceinturètes,
J'ai beax (1) ganz à damoiselètes,
J'ai ganz forrez (2), doubles etsangles (3),

- (1) Beaux.
(2) Fourrés.
(3) Simples.

J'ai de bonnes boucles à cengles (1),
J'ai chainètes de fer bèles,
J'ai bonnes cordes à vièles,
J'ai les guinples ensafranées (2),
J'ai aiguilles encharnelées (3),
J'ai écrins à mettre joiax (4),
J'ai borses de cuir, à noiax (5).

C'est chez le mercier que les personnes riches des deux sexes allaient se pourvoir de *sendal* et de *siglaton*, étoffes de soie qui venaient du Levant et de l'Italie, ou de fourrures renommées: le *menu-vair* (6) et l'*hermine*, dont le blason a surtout conservé le souvenir; le *molequin* ou mousseline de lin; les fraises à col, attachées avec des boutons d'or; les riches étoffes; l'*orfroï*, ou broderie d'or et de perles qui servait à border les vêtements ou bien à orner la coiffure; enfin, les résilles d'or et de soie, et les *tressoirs*, fils de soie, d'argent, d'or, qui se nattaient avec les cheveux, et en rehaussaient merveilleusement l'éclat.

Les boutiques des merciers étaient situées rue *Quinquempoix*, ou mieux *Qui-qu'en-poist* (7), et rue *Troussevache*.

Du reste, le voisinage de la rue Saint-Denis n'était pas le seul endroit où les merciers exerçaient leur commerce: par le fait d'une antique concession royale, la *galerie des merciers* était le lieu qu'ils occupaient au *Palais*, dans la demeure même des princes. Il y avait aussi faubourg Saint-Antoine la *grange aux merciers*, où ils étalaient leurs marchandises lorsque le roi et la cour se rendaient à Vincennes; car

autrefois un certain nombre de merciers suivaient la cour, et étaient même attachés à la personne royale. Il y eut le *roi des merciers*, comme le *roi des archers*, le *roi des ménétriers*, le *roi des fous*. Ce roi des merciers recevait l'investiture du grand chambellan. C'était lui qui donnait les *lettres de mercerie* à quiconque, dans toute l'étendue du domaine royal, voulait exercer cette profession. Il levait sur ses sujets une légère contribution, et était tenu, à raison de cela, de fournir au sacre des rois une certaine quantité de cire. Mais en 1597, le roi de France, Henri IV, s'étant aperçu de quelques malversations, supprima tout à coup le *roi des merciers*, ses officiers et son empire.

En 1557, à la revue générale de la milice parisienne, Henri II passait à la foire du *Lendit* (1); plus de trois mille merciers se trouvèrent sous les armes. Le roi, qui se connaissait en guerre, fut si enchanté de leur tenue et de leur bonne mine, qu'il les fit mettre en bataille par le prince de la Roche sur Yon, et les fit manœuvrer sous ses yeux. Dix ans plus tard, Charles IX, pressé par ses ennemis, avait besoin d'un prompt secours d'hommes et d'argent; en deux jours, les merciers de Paris lui fournirent des armes pour les régiments de Strozzi et de Brissac.

Les merciers marchaient les troisièmes, et portaient en 1540, à l'entrée de Charles-Quint à Paris, la robe de velours *pers*, ou bleu foncé. Leur patron était le roi saint Louis, dont ils avaient reçu de grands privilèges, et pour lequel ils professèrent toujours un fidèle attachement. Après la mort de ce prince, ils célébraient sa fête à la chapelle de l'hôtel des *Quinze-Vingts*, qu'il avait fondée en faveur de trois cents gentilshommes revenus aveugles de Palestine. En 1403, cette chapelle ayant été convertie en infirmerie, Charles VI permit aux merciers de tenir

(1) Sangles.

(2) Guimpes fermant à agrafes. La *guimple* était une espèce de voile porté surtout par les religieuses. Il couvrait à la fois le cou, les épaules et la poitrine. Peut-être le mot *ensafrané* signifie-t-il passé au safran ou parfumé au safran.

(3) Terme technique dont le sens nous échappe.

(4) Ecrins à joyaux.

(5) Bourse de cuir, fermée à boutons.

(6) Petit-gris.

(7) Mot à mot: *quoi qu'on en puisse*.

(1) Foire célèbre qui avait lieu à Saint-Denis.

leur confrérie au Palais, dans une salle nommée alors la *salle monseigneur Saint-Louis*, et même il voulut qu'au jour de leur fête patronale les confrères se servissent des bancs, des tables, des formes, ou sièges de bois, qui s'y trouvaient, aussi bien que de la cuisine du Palais et de ses dépendances. C'est là qu'ils se tenaient encore en 1508; et leur ancien privilège était si bien reconnu, que cette même année la salle Saint-Louis étant occupée par un procès, le parlement céda aux merciers la grande salle du Palais, avec *ses bancs, ses sièges et sa cuisine*. Plus tard, ils établirent leur confrérie dans l'Eglise du Sépulcre, au quartier des halles; et dans la chapelle de Saint-Vouet de Lucques, que le peuple appelait par corruption Saint-Goguelu.

En 1626, le prévôt des marchands leur donna pour armes, de sinople à trois nefs d'argent, aux bannières de France, posées deux et un; en chef, un soleil d'or à huit raies. La devise était : *Te toto orbe sequemur* (nous te suivrons dans l'univers entier). Mais ils n'en conservèrent pas moins leur ancien blason, savoir : d'azur à l'image de saint Louis, en pied, au naturel.



LA PELLETERIE.

Les pelletiers ne formaient que le quatrième corps de métiers et nous ont laissé moins de traces historiques que les trois premières communautés marchandes. Ils paraissent cependant n'avoir été ni moins anciens ni moins illustres dans le principe.

En 1188, Philippe-Auguste leur donna aux mêmes conditions qu'aux drapiers dix-huit maisons qu'il avait enlevées aux juifs.

Dans les temps reculés de notre histoire, le costume national était très-simple, et la pelletterie formait une partie notable de l'habillement, surtout des classes riches. Mais grâce aux progrès de l'industrie, les étoffes de toute espèce vinrent diminuer relativement ce genre de consommation. La fortune des pelletiers se ressentit de ce changement. Déjà au seizième siècle elle était sensiblement déchue, car en 1586, les pelletiers, réduits à la pauvreté, associèrent à leur communauté celle des *fourreurs*, et se confondirent par la suite avec cette corporation, quia laissé son nom à l'une des rues qui avoisinent les halles. Leurs patrons étaient Notre-Dame, saint François et le Saint-Sacrement. La fête de leur confrérie, qui fut rétablie en 1320 par Philippe le Long, se tint successivement dans les églises de Saint-Innocent, au carreau des halles, des Grands-Augustins et de la rue des Billettes. En 1540, des pelletiers portèrent le dais les quatrièmes. Ils étaient revêtus d'une robe de velours violet fourrée de *luberne* (1).

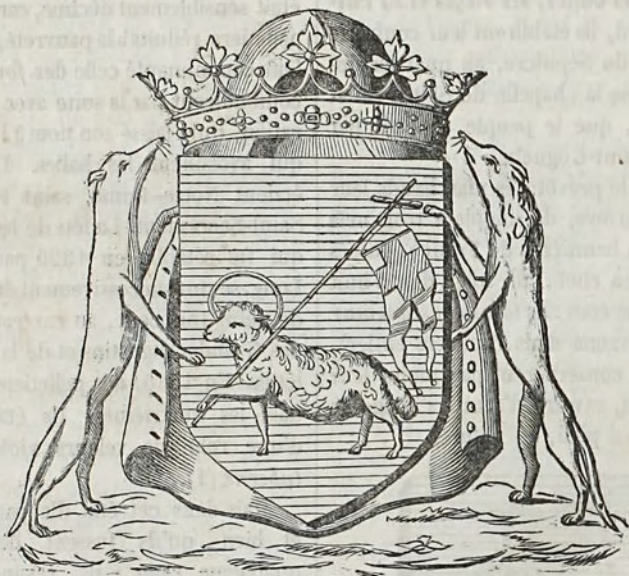
Mais dans cet état d'appauvrissement, et bien qu'ils fussent descendus au quatrième rang, ils revendiquaient le souvenir de temps meilleurs et d'une splendeur passée. Ils prétendaient qu'à une époque lointaine, leur ordre avait commandé à tous ses rivaux, alléguant pour raison un fait assez vraisemblable du reste : c'est que lors de la solennité si importante du sacre et pour les autres cérémonies d'apparat, ils étaient en possession de fournir la robe royale. Leur blason était le plus remarquable de tous ceux qui furent portés par les corporations. Il consistait en un écu d'azur à l'agneau pascal d'argent, nimbé du même

(1) Femelle du léopard.

métal, portant une croix d'or à la bannière d'argent chargée d'une croix de gueules, couronné d'une couronne ducale, accosté de deux hermines au naturel pour supports, et une aumusse d'argent passée en guise de manteau derrière l'écu. L'agneau pascal, symbole auquel on accordait d'ailleurs une vénération sacrée, était une allusion à l'objet de leur commerce. C'est dans le même sens que l'hermine leur servait de supports; cet animal jouait aussi un rôle distingué dans

les idées merveilleuses que les hérauts d'armes attachaient aux emblèmes du blason; au moyen âge, les gentilshommes avaient seuls le droit de se parer de cette fourrure. La couronne ducale était une pièce d'armoirie dite *de concession* qui leur avait été accordée en 1368 par un duc de Bourbon, prince du sang et chambellan de France, qui exerçait sur eux une juridiction analogue à celles dont nous avons déjà parlé.

A. VALLET DE VIRIVILLE.



Revue Littéraire.

DEUXIÈME ARTICLE.

L'Album, journal destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, rédigé par une société d'artistes et d'hommes de lettres, sous la direction de M. Salne, peintre, auteur d'un traité de perspective adopté par l'Université, et de plusieurs ouvrages sur les beaux-arts. 3^e année. Au bureau du journal, rue de la Harpe, 45.

L'Album est un recueil consacré à l'éducation et à l'instruction des jeunes artistes

et des jeunes amateurs. Chaque publication leur offre un sujet de méditations et d'études. La science de la perspective, le dessin de la tête et de l'académie, et le paysage, y sont enseignés dans tous leurs développements, d'après la méthode que dicte la raison et que l'expérience a justifiée comme la plus propre à former le goût, à conduire, par une exécution facile et correcte, à la représentation de la nature, et à procurer enfin ce grand avantage de bien établir par un dessin pur les esquisses des compositions. A côté de ces dissertations générales se trouvent les procédés de la mine de plomb, du lavis, soit à la sépia, soit à l'aqua-

relle : des explications accompagnent toutes les indications. Afin de compléter ce cours, on y a joint le dessin des fleurs, dont l'étude est si attrayante pour les jeunes personnes. Une série d'expressions employées dans le langage artistique sont expliquées, discutées; les objets consacrés à la pratique de l'art, et les inventions sur lesquelles s'exercent le talent et l'imagination, sont aussi rapportés dans le but de développer le goût et l'instruction des jeunes personnes. La gravure, la lithographie, l'architecture, sont également étudiées sous le rapport de l'art et sous le point de vue historique. Des conseils aux jeunes artistes, des esquisses de mœurs, des nouvelles, des notices biographiques, accompagnent les portraits des artistes célèbres, enfin une revue mensuelle complète la série des diverses connaissances nécessaires aux jeunes personnes qui s'occupent de peinture.

A propos de l'invention de la plastique ou l'art de modeler, l'*Album* raconte que ce fut un potier nommé Dibutade, venu de Sicyone exercer son art à Corinthe, qui eut le premier l'idée de modeler des figures. Il est probable que cette époque est très reculée, et qu'on n'avait encore vu aucun ouvrage de peinture. Tous les auteurs anciens s'accordent d'ailleurs à regarder la sculpture et la plastique, qui est sa compagne naturelle, comme antérieure à l'art de peindre.

La fille du potier Dibutade était fiancée à un jeune Corinthien qui fut forcé, par une guerre lointaine, d'abandonner sa patrie. Avant de se séparer, les deux jeunes gens se faisaient de derniers adieux, et s'entretenaient à la lueur d'une lampe dans l'atelier de Dibutade. Les yeux de la jeune fille se portèrent sur la muraille où se dessinait en silhouette l'ombre du profil de son fiancé; aussitôt elle saisit un style, et grava dans le mur les contours de cette ombre, voulant ainsi conserver une image qui lui rappelât les traits de celui qu'elle perdait peut-être sans retour.

Ce dessin suggéra à Dibutade la pensée d'appliquer de l'argile contre le mur, en suivant exactement les lignes qui y étaient gravées, et de figurer en relief le portrait du jeune Corinthien. Il détacha ensuite ce portrait, le fit cuire avec ses poteries, afin de le durcir et de pouvoir le conserver. Ce premier succès l'engagea à faire ainsi d'autres reliefs, qu'il exécuta en terres de couleurs, principalement en terre rouge, et dans ces reliefs il parvint à montrer, dit-on, quelque talent. Le portrait du jeune Corinthien fut conservé dans le temple des Nymphes; il s'y trouvait encore quand Corinthe fut prise et détruite par le consul romain Mummius. Ainsi, mesdemoiselles, c'est le cœur d'une jeune fille qui a inventé la peinture.

L'*Album* paraît chaque mois par livraison in-4°, accompagnée au moins de deux dessins. La beauté de l'impression, du papier et des lettres ornées, font un fort riche et fort bel ouvrage d'un ouvrage fort utile.

Napoléon et l'Angleterre, par le vicomte de Marquessac; 2 vol., chez W. Coquebert, rue Jacob, 48.

Cet ouvrage est l'histoire des grandes choses accomplies sous Napoléon en Allemagne et en Pologne, pendant les années 1806 et 1807, histoire d'un grand homme et de la grande armée, histoire merveilleuse et vraie, racontée par un écrivain qui, après avoir étudié les faits et les hommes, a eu le bon esprit de les juger non-seulement en historien militaire et politique, mais en philosophe ami de son pays et de l'humanité. C'est sous ce dernier point de vue surtout, mesdemoiselles, que nous voulons vous parler de cette œuvre sérieuse due à la plume habile et loyale de M. le vicomte de Marquessac.

Dans ces luttes terribles de la France contre l'Europe du nord coalisée, on retrouve à chaque pas la haine énergique

infatigable, de l'Angleterre contre l'homme qu'elle a juré d'abattre, sous peine de périr comme nation, et qui lui-même est forcé de marcher toujours en avant, et le glaive à la main, sous peine d'être arrêté dans la réalisation de ses gigantesques projets pour la fondation et la grandeur de la France. Telle était la condition, l'alternative ou plutôt l'erreur passionnée, fatale, de ces deux grandes puissances, qui ont sacrifié à leur ambition égoïste les vrais intérêts de leur époque : les nobles intérêts de la civilisation, et qui, par un antagonisme insensé, ont prodigué, sans aucun avantage pour elles-mêmes, les trésors et le sang précieux des peuples.

En effet, mesdemoiselles, l'Angleterre recrutait, au poids de l'or, les colères des rois et le courage de leurs sujets, qui allaient périr misérablement sur les champs de bataille, et notre ancienne rivale se sent encore écrasée aujourd'hui sous le fardeau des sacrifices exagérés qu'elle fit alors pour parvenir à notre destruction. On sait tout ce que ces folles guerres ont coûté à l'Europe, et la France impériale a payé aussi bien cher ces glorieux bulletins qui ont fait couler les larmes de tant de familles désolées.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans le récit animé de ces guerres célèbres qui, après les victoires d'Eylau, de Friedland et la prise de Dantzig, se terminèrent par le traité de Tilsitt ; nous aurions peur de vous faire pleurer sur nos propres triomphes où il y a trop de sang ; nous préférons vous arrêter un moment sur ce tableau de la politique anglaise qui nous semble tracé de main de maître, et qui vous initiera aux causes secrètes de cette haine à froid, de cette opposition systématique qui, entre l'Angleterre et la France, semblent avoir creusé un abîme plus profond encore que l'Océan qui les sépare.

« L'Angleterre, dit M. de Marquessac, ne tenant à l'Europe par aucun lien naturel, regarde sa position géographique comme

une indication suffisante du caractère qu'elle doit imprimer à ses relations diplomatiques. Les alliances qu'elle forme ne sont déterminées par aucune des considérations qui établissent sur le continent les rapports internationaux ; l'ambition d'accroître et d'affermir son monopole commercial est le seul motif qui fasse agir cette marchande couronnée. Sa prospérité est en sens inverse de celle du continent ; ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est que les nations s'épuisent entre elles, s'affaiblissent et se consomment ; elle sait profiter à peu de frais de leurs sanglantes querelles et de leurs discordes intestines. Est-il en effet une révolution qui n'ait servi à l'enrichir ? Est-il un peuple dont elle n'ait pas envahi quelque domaine, depuis l'extension exagérée qu'elle a donnée à son système maritime ? Sans fouiller trop profondément dans les archives de l'histoire contemporaine, sans rappeler les luttes sanglantes de l'Angleterre contre la plupart des états commerçants, reportons nos regards sur nous-mêmes, sur notre France ; examinons le rôle que joue l'Angleterre sur la scène de nos intérêts généraux. La guerre de Pologne n'est qu'une forme reproduite d'une idée hostile à notre prospérité. Depuis la mort de Louis XIV, cette idée s'est faite assez grande et assez forte pour attaquer notre civilisation, notre fortune publique, par tous les moyens de destruction. Sous les traits de la mode et de la philosophie, sous les apparences de liberté, sous les dehors attrayants de la philanthropie, elle se mêle tour à tour à nos mœurs, et les corrompt ; à notre éducation, et la fausse ; à notre système politique, et le renverse ; elle nous arme par nécessité contre les peuples, et ensuite soulève la masse entière des peuples contre nous. Cette idée est la fatalité de notre existence nationale, symbolisée sous le nom de l'Angleterre, et mise constamment en action, depuis un siècle, par tous les hommes d'état qui se sont succédé au cabinet de Saint-James... »

Dans le tableau si dramatique où l'auteur développe les effets de ce redoutable duel, il nous montre au premier rang deux grandes physionomies rivales, résumant l'une et l'autre une époque, un système, et remarquables toutes deux par un génie différent et par une énergie également inébranlable : Pitt et Napoléon. William Pitt, cet homme si doux, si bienveillant dans la vie privée, est l'instrument fatal d'une pensée violente, égoïste : l'abaissement et la ruine de la France. Après avoir sourdement encouragé les mouvements politiques de notre révolution, il excite et arme les vieilles monarchies alarmées contre la France, qu'on veut rendre responsable des excès de la Convention ; il dirige les forces de la coalition européenne, et s'en sert comme d'un levier, dans le seul intérêt britannique. Ministre prédominant, il déploie une activité d'autant plus grande qu'au sein de nos bouleversements et de nos expériences politiques, la Providence lui suscite un rival dans le vainqueur d'Arcole et de Lodi.

« Dès l'instant, dit l'auteur, que Pitt et Bonaparte sont en présence, tous deux comprennent la durée et le caractère de leur lutte. Bonaparte se sent assez de force pour briser son antagoniste entre ses mains de fer ; Pitt se connaît assez de sang-froid, d'énergie et de souplesse pour entourer son ennemi dans un réseau sanglant, espèce de robe de Nessus. Il en est qui ont avancé que cet homme d'état, singulièrement doué de la prévision politique, aperçut, dès les premiers jours du règne de Napoléon, la figure majestueuse et dramatique de l'empire passer ainsi qu'une vision de nuit, et ne laisser de tous ses triomphes qu'un nom gravé sur un écueil... Avant d'être conduit par les événements à saisir le sceptre de Charlemagne, le premier consul entame des négociations de paix avec l'Angleterre ; Pitt, malgré les instances de l'opposition parlementaire, rejette toute proposition, et conclut des traités de sub-

sides avec les puissances de l'Europe. Bonaparte s'étonne et se courrouce de se voir ainsi repoussé : il vole à la tête de son armée, traverse le mont Saint-Bernard, et redescend dans les plaines de l'Italie répondre au refus de Pitt par la victoire de Marengo. Le peuple s'agite et semble craindre que les foudres de la guerre ne viennent le frapper dans son île. Bonaparte, qui voit dans le système de Pitt quelque chose d'effrayant et de fatidique, propose encore la paix : Pitt reste inflexible. Alors Charles Fox et ses *constituants* soulèvent les masses contre le cabinet anglais, et demandent à grands cris qu'on en finisse avec les partisans d'une guerre implacable ; le parlement, le peuple, la nation entière, lancent contre l'administration de Pitt l'arrêt de dissolution : forcé de céder à l'exigence impérative de l'opinion, Pitt se retire, et laisse à sa place les armes dont il s'est servi ; mais le nouveau ministère ne se trouve pas assez fortement constitué pour s'en revêtir.... Tout à coup, une clameur de guerre ranime l'énergie de Pitt, il se sépare du ministère, l'attaque, le renverse, ressaisit le timon des affaires, et montrant Napoléon, qui, de son camp de Boulogne, menace la nationalité britannique, il réchauffe le patriotisme anglais, reconstruit des armées ; les deux antagonistes, s'étayant l'un l'autre par des enfantements prodigieux et par les contrastes de leur génie, dominant l'Europe et la guidant au gré de leurs désirs, ouvrent la lice et se présentent bravement pour combattre. Ils mettent des couronnes, des armées, des peuples pour enjeu. Athlètes expérimentés, ils s'attaquent par des efforts Titaniques ; mais cette fois la lutte devient trop violente pour les forces physiques de Pitt. Après avoir blessé son adversaire, il se sent défaillir, et tombe meurtri, brisé d'un coup de foudre : c'était la victoire d'Austerlitz qui l'avait tué »

Après avoir du ce livre de conviction élevée et saisissante, vos pères, qui se sou-

viennent du passé, concluront sans doute avec l'auteur, que le gouvernement anglais ne considère les nations que comme une branche de commerce; la politique, la guerre, la paix, que comme des moyens spéculatifs de se procurer les richesses qu'il lui faut avant tout... Conclusion bien triste, bien décourageante, et bien propre, mesdemoiselles, à vous enlever de jeunes et généreuses illusions. Espérons encore qu'une nation aussi éclairée, aussi chré-

tienne que l'est l'Angleterre, renoncera enfin à cette politique d'égoïsme et d'isolement, si contraire au sentiment d'humanité qui chaque jour tend à rapprocher tous les peuples civilisés... En attendant, le soir, dans les veillées d'automne, lisez à vos frères quelques passages de *Napoléon et l'Angleterre*; il est utile et bon que la jeunesse de France sache l'histoire de son temps et de son pays.

DE P....

Littérature Etrangère.

UN PADRE E TRE FIGLI.

Un ricco padre divide a tre figli i suoi beni, si riserbò solamente un anello prezioso, e questo, disse, sarà dato a chi di voi saprà fare l'azione più bella e più generosa.

I figli partirono e ritornarono dopo tre mesi.

Il primo disse: « Uno straniero mi ha affidata una cassetta piena d'oro, senza prenderne sicurtà; avrei potuto rubargliela, a man salva: ma invece al suo ritorno gliel'ho fedelmente restituita. »

Il padre rispose: « Tu hai fatto bene, ma non hai fatto però che il tuo dovere; saresti stato il più scellerato uomo a rubarla: ognuno deve restituire fedelmente quel ch'è d'altrui. »

Sottentrò il secondo: « Io passava, disse, un giorno vicino ad una peschiera, vidi precipitarvi un fanciullo; senza il mio aiuto ei si sarebbe annegato; io corsi pronto e lo cavai salvo dall'acqua. »

« Anche la tua azione è buona, rispose il padre; ma anche tu non hai fatto, se non quello, a cui tutti siamo tenuti che è: di soccorrere ne' pericoli scambievolmente. »

Il terzo allora disse: « Un giorno io ho trovato un nemico mio addormentato sull'orlo d'un precipizio, voltandori ei vi sarebbe caduto; io l'ho liberato dal pericolo. »

« Ah figlio! disse il padre, abbracciandolo teneramente, a te si deve l'anello. »

« Il far bene agli stessi nemici è l'azione appunto più bella e più generosa. »

LE PÈRE ET SES TROIS FILS.

Un père riche partagea ses biens entre ses trois fils, ne se réservant qu'une bague précieuse; cette bague, leur dit-il, sera pour celui de vous qui saura faire l'action la plus belle et la plus généreuse.

Les fils partirent et revinrent trois mois après.

Le premier dit: « Un étranger m'a remis une cassette remplie d'or sans m'en demander un reçu; j'aurais pu la garder sans rien craindre; mais au lieu de cela, à son retour je la lui ai restituée fidèlement. »

Le père répondit: « Tu as bien fait, mais tu n'as fait que ton devoir, car tu aurais été un malhonnête homme si tu avais gardé cette cassette: on doit rendre fidèlement à autrui ce qui lui appartient. »

Le second dit: « Je passais un jour devant un étang, lorsque j'y vis tomber un enfant; il se serait noyé si je n'avais couru à son secours... aussitôt je me jetai à l'eau et je l'en retirai. »

« Ton action est aussi très-bonne, répondit le père; mais tu n'as fait aussi que ce à quoi nous sommes tous obligés; c'est de nous aider mutuellement dans le péril. »

Le troisième dit alors: « Un jour j'ai trouvé mon ennemi endormi au bord d'un précipice; en se retournant il y serait tombé: je l'ai sauvé de ce danger. »

« O mon fils! lui dit le père en l'embrassant avec tendresse, la bague est à toi. »

« Faire du bien à ses ennemis est l'action plus belle et la plus généreuse. »

Dr Jost, professeur de langues étrangères.

Éducation.

Humbeline.

Fontaines-lès-Dijon, autrefois Fontaine, est un joli petit village très-ancien, situé sur le penchant d'une montagne, à une lieue de Dijon, du côté du couchant. Le clochers'aperçoit de loin, car l'église qui domine la campagne est placée sur un plateau fort élevé, d'où la vue est charmante. Quand on a gravi l'étroit sentier qui y conduit, l'œil aime à se reposer sur le riant paysage qu'il voit se dérouler à l'entour; ici, c'est le canal de Bourgogne, brillant comme un long miroir, sous sa magnifique bordure de peupliers d'Italie; là, commencent ces hauteurs couvertes de vigne, ces riches coteaux qui s'appellent Volney, Pomard, la Romanée, Chambertin, Vougeot, et valent à notre département son beau nom de la Côte-d'or; et devant soi, presque à ses pieds, le vieux Dijon avec ses clochers noircis, ses remparts, la haute tour de son palais, et la flèche aiguë de sa cathédrale; puis, une plaine immense et féconde s'étendant jusqu'aux montagnes du Jura, qui viennent seules borner l'horizon.

La place où s'élève aujourd'hui l'église de Fontaine a été successivement occupée par un château féodal et par un riche prieuré de Feuillants, maison royale fondée par Louis XIII en 1614. Ce fut Roger de Bellegarde qui en posa la première pierre, au nom de la reine Anne. Quant au château qui l'a précédé, l'origine en est très-reculée, et je ne saurais dire à quelle époque on la faisait remonter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au commencement du douzième siècle, il appartenait au baron Tescelin le Roux, de l'illustre maison de Châtillon, un des seigneurs les plus braves

et les plus distingués de la contrée. Sa femme, Alèthe de Montbard, petite-fille des comtes de Tonnerre, était moins recommandable encore par l'éclat de sa haute naissance que par ses vertus. Dédaignant le faste et la pompe, elle faisait sa parure de la simplicité, et la modestie était son plus bel ornement. Véritable Providence des pauvres, elle les aimait et prenait plaisir à les soigner elle-même. Pareille à la femme forte de l'Écriture, elle avait compris tous ses devoirs, s'en était pénétrée, et les accomplissait religieusement. Grâce à sa vigilance active, l'ordre le plus parfait régnait dans son manoir, ses nombreux serviteurs la chérissaient comme une mère, la vénéraient à l'égal d'une sainte, et le baron trouvait dans cette femme chaste, aimante et dévouée, sa gloire, sa consolation et les délices de son cœur. La bénédiction du Seigneur s'était répandue sur cette union et l'avait fécondée, six garçons en étaient les fruits; après les avoir offerts à Dieu dès leur naissance, Alèthe les avait nourris de son propre lait et les chérissait tendrement. Cependant Bernard, le troisième de ses fils, était au fond de son cœur l'objet d'une préférence secrète. Tandis qu'elle le portait dans son sein, elle avait fait un songe mystérieux dont elle fut profondément frappée; un pieux solitaire le lui expliqua en disant qu'il y voyait un présage de la grandeur future de cet enfant, et que le fils qu'elle avait conçu serait un défenseur puissant de la maison du Seigneur. Cette prédiction la combla de joie, et Bernard fut son bien-aimé. Instruit par les leçons et les exemples d'une mère aussi remplie de sagesse, il annonçait dès ses plus tendres années les hautes vertus qui devaient le distinguer plus tard. Un jour que, faible enfant, il souffrait d'une douleur de tête aiguë et opiniâtre, une femme, initiée aux secrets de la magie, lui offrit de le guérir par des paroles enchantées. Saisi d'indignation, le jeune chrétien repoussa cette proposition avec

horreur, aimant mieux endurer courageusement son mal que d'en devoir la guérison à des moyens coupables... mais bientôt sa foi fut récompensée, et la douleur disparut d'elle-même. Malgré tout l'amour qui l'attachait à cet enfant, Alèthe ne balança pas à s'en séparer et l'envoya à Châtillon-sur-Seine, dans une maison ecclésiastique très-renommée, pour y recevoir les soins nécessaires à son éducation. Ce fut alors, et comme pour la récompenser du sacrifice qu'elle venait de faire à son devoir, qu'elle donna le jour à une fille qui reçut le nom d'Humbeline. Ce nouveau présent du Seigneur ne fut pas reçu avec moins de joie et de reconnaissance que les autres, et les plus tendres caresses lui furent prodiguées. Le baron surtout, déjà père de plusieurs garçons forts et robustes, aimait cette enfant gracieuse dont la frêle délicatesse contrastait si bien avec la beauté mâle de ses frères. Aussi ne savait-il résister à aucune de ses volontés, et souvent, à l'insu de sa femme, dont la tendresse non moins vive était plus éclairée, il s'empres-
sait de satisfaire à tous ses caprices enfantins. Tantôt il dépouillait de fleurs les arbustes de son parterre, et ses mains, accoutumées à porter le glaive, tressaient les guirlandes dont, frivole et coquette, la petite fille aimait à composer sa parure. D'autres fois, lorsqu'il allait à Dijon, elle le priait avec tant de grâce de l'emmener, que, montant son rude coursier, il prenait sa fille entre ses bras, et, bientôt arrivés dans la cité, ils parcouraient l'antique palais des ducs, dont l'enfant admirait curieusement l'éclat et la magnificence.

Cependant Bernard avait dix-neuf ans, ses études étaient achevées; il revint au manoir de son père, beau de jeunesse, de force et de grâce, l'esprit cultivé, orné de connaissances profondes, et l'âme enrichie de saintes et sublimes vertus. Son retour fut une grande joie pour Alèthe, qui ne cessait de rendre au Seigneur de touchantes actions de grâce; elle le trouvait si beau,

si parfait, s'estimait si heureuse d'être sa mère, qu'elle priait Dieu de lui pardonner l'orgueil qu'elle éprouvait d'avoir un tel fils. Hélas! les félicités de ce monde sont peu durables! Six mois s'étaient à peine écoulés que, réunis autour du lit de mort de leur mère, on entendait pleurer les sept enfants orphelins. Cependant la vie de cette sainte femme avait été si pure, sa mort si paisible, qu'une céleste consolation se mêlait aux regrets amers de sa perte; et son souvenir, comme une égide protectrice, devait rester toujours à ses enfants. Bernard surtout, son bien-aimé Bernard, semblait conserver avec cette âme bienheureuse d'intimes et secrètes communications. Possédant tous les dons qui séduisent et font distinguer dans le monde, il en méprisait pourtant les succès et n'aspirait qu'à s'en séparer; mais l'ardente charité dont son cœur était plein ne lui permettait pas de laisser ses frères exposés aux dangers qu'il voulait fuir, et il désirait ardemment les emmener avec lui; déjà l'éloquence divine de ses paroles avait décidé Guide, André et Barthélemi à le suivre. Gérard seul résistait encore, quand Bernard, brûlant d'un saint zèle et transporté de foi, mit la main sur le côté de son frère, en disant : « Cet endroit que je touche sera percé d'un coup de lance, et cette blessure servira comme d'un passage dans votre cœur pour y faire entrer avec joie le conseil salutaire que vous rejetez aujourd'hui avec mépris. » Ces paroles prophétiques ne tardèrent pas à s'accomplir. Quelque temps après, se trouvant au siège de Grancey, Gérard fut blessé, et, portant encore le fer de la lance dans la plaie que lui avait désignée son frère, ils'écria : « Je suis religieux! » Gérard se réunit donc à ses aînés, et plus de vingt guerriers convertis aussi par les discours du fils d'Alèthe, les accompagnaient quand ils vinrent dire adieu à leur père et lui demander sa bénédiction. Comme ils sortaient du château, Guide, l'aîné de tous, dit à Nivard, le plus jeune, qui jouait, ainsi

que sa sœur, avec le petit René de Gissey, leur cousin : « Mon frère Nivard, vous aurez seul tout notre bien et toutes nos terres. » Mais l'enfant, éclairé tout à coup des vives lumières du Seigneur, s'écria : « Quoi ! vous prenez le ciel pour vous, et vous ne me laissez que la terre !... le partage serait trop inégal. » Et nul ne pouvant le retenir, il voulut suivre ses frères. De toute cette brillante famille, il ne restait donc qu'Humbeline, enfant chérie de son père, et qui allait le devenir bien davantage, aujourd'hui qu'abandonné par tous les siens, elle était son seul amour et l'unique bien qui l'attachât à ce monde.

Humbeline touchait à cet âge indécis où la femme commence déjà à se parer de grâces séduisantes, mais n'est pourtant encore qu'un enfant, et jouit de l'heureuse liberté du jeune âge. Elle était bonne et compatissante, son naturel heureux se portait aux grandes et belles choses ; cependant il aurait fallu de saints conseils pour développer ces nobles penchants et réprimer dans son esprit la vanité à laquelle il était enclin.

Un jour, descendant au village selon son habitude, elle fut bien surprise de voir les champs déserts, les portes fermées, et ne parvint qu'avec peine à se faire ouvrir la chaumière d'une femme épouvantée. « Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-elle avec terreur. — Eh quoi ! répondit la paysanne, ne savez-vous pas qu'une troupe de sorcières et de damnés s'est répandue par le pays, volant le bétail, enlevant les enfants, jetant des sorts, enfin semant partout la désolation et l'épouvante ? — O ciel ! et d'où viennent-ils ? s'écria Humbeline avec effroi. — On l'ignore, répondit la villageoise ; arrivés ce matin, ils se sont cachés dans la forêt, et plaise à Dieu qu'on ne les revoie plus. » Au même instant, on frappe rudement à la porte. « Ah ! miséricorde, les voici ! » murmura tout bas en se couvrant le visage la paysanne défaillante. On frappe plus rudement encore. « Cachez-vous, mademoiselle, cachez-vous ! » dit-elle à la

jeune fille, qui se blottit dans un coin obscur de la cabane ; et la pauvre femme, n'osant résister, alla ouvrir en tremblant. Deux femmes entrèrent et lui demandèrent des œufs et de la farine, qu'elle s'empressa de leur donner humblement. Enhardie par une vive curiosité, Humbeline, qui dans un premier mouvement de frayeur s'était cachée, mais qui cependant n'était point trop peureuse, se hasarda à regarder les figures de ces farouches visiteuses. L'une était vieille et d'une laideur repoussante, rendue plus sensible encore par son bizarre accoutrement. Des haillons sales et dégoûtants couvraient à peine sa hideuse nudité ; de longues mèches de cheveux gris s'échappaient de dessous le mouchoir qui lui servait de coiffure et venaient tomber sur sa gorge sèche et ridée ; ses mains crochues ressemblaient aux serres d'un oiseau de proie, et il y avait quelque chose d'avidé et de cruel dans le regard perçant de ses petits yeux fauves et enfoncés. L'autre était une belle jeune fille, aux formes élancées et gracieuses, au teint cuivré, aux lèvres de corail, aux dents d'ivoire ; ses grands yeux noirs fendus en amandes brillaient ardents sous de longs cils de jais, et l'espèce de turban qui lui ceignait la tête n'emprisonnait qu'à demi sa magnifique chevelure, elle roulait en nombreux anneaux sur ses épaules brunes et veloutées comme son visage. L'aspect de cette dernière rendit un peu de confiance à Humbeline, qui les examinait curieusement ; mais la vieille l'eut bientôt aperçue dans l'ombre où elle était plongée ; ses regards brillèrent d'un feu sauvage en voyant cette jeune personne dont les vêtements annonçaient la haute origine ; elle fit un mouvement pour s'en approcher et la saisir ; sa compagne la retint, et souriant, fit signe à l'enfant qu'elle pouvait sortir de sa cachette, désormais inutile. Quoique tremblante, la fille du baron fit bonne contenance et s'avança hardiment ; les deux femmes l'examinèrent à leur tour, mais leurs manières

n'ayant rien d'hostile, elle fut bientôt rassurée. Humbeline portait au cou un bijou en or fort précieux par la manière admirable dont il était travaillé. C'était l'ouvrage d'un artiste habile de Rome, d'où le baron l'avait jadis rapporté à sa femme : il faisait aujourd'hui la parure de l'enfant, qui n'en connaissait pas le prix et l'avait désiré, séduite par son éclat. Ce bijou éveilla bientôt la convoitise des bohémienues, qui cependant n'osaient le lui dérober, dans la crainte d'être poursuivies. La plus jeune lui fit mille caresses et lui offrit de danser devant elle, ce qu'elle fit avec tant de grâce et de légèreté qu'Humbeline en fut ravie. « Si tu veux venir ce soir me trouver près du bois, lui dit la jeune étrangère, je te montrerai aussi mes parures; puis je t'apprendrai cette danse dont pas une noble demoiselle ne connaît le secret, et tu seras sûre de charmer tous les jeunes seigneurs qui te verront. — Et moi, ajouta la vieille, je te dirai ta bonne aventure, afin que tu saches à l'avance par qui tu seras le plus aimée, et si tu dois être la femme d'un simple chevalier ou, quelque jour, épouse d'un grand prince, porter la couronne ducal sur ton front. » Humbeline rougit de pudeur et de désir; une voix secrète lui défendait d'accepter, mais une curiosité avide l'entraînait. « Je t'attendrai, dit d'un ton caressant la jeune bohémienne, lui lançant un de ses plus doux regards, et tu n'auras en approchant du bois qu'à appeler Moïna. » Les deux femmes s'éloignèrent alors et disparurent en un instant.

Humbeline retourna au château, incertaine de ce qu'elle devait faire, et ne sachant à quoi se résoudre : tantôt sa conscience l'emportait, jointe à un reste de frayeur dont elle ne pouvait se défendre; puis la curiosité parlait plus haut, et ces paroles de Moïna sonnaient toujours à ses oreilles : « Je t'apprendrai cette danse dont pas une noble demoiselle ne connaît le secret, et tu seras sûre de charmer tous les jeunes seigneurs qui te verront. » Dès que le soleil eut disparu,

elle courut se renfermer dans sa chambre pour échapper à la tentation de sortir; mais, seule, en proie à ses pensées, elle songea que les portes du château allaient être fermées, que demain il ne serait plus temps, qu'elle aurait perdu l'occasion, unique peut-être, de voir des choses merveilleuses... alors mettant la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements, d'un pas furtif elle traversa les corridors, et, trompant la vigilance des gardes, sortit du château de son père et s'élança dans la campagne. Légère comme une biche, elle eut bientôt franchi la distance, et se trouva près du bois. La jeune bohémienne l'attendait en effet, et s'empressa de venir à sa rencontre. « Viens, lui dit-elle, viens! c'est un jour de fête, tu nous verras danser. » Et elle l'entraîna sous le feuillage. Les bohémiens rassemblés allaient prendre leur repas; les femmes s'étaient parées; les haillons du matin avaient fait place à des vêtements somptueux, dépourvus à la vérité de toute fraîcheur, mais remarquables par la profusion des broderies d'or et d'argent dont ils étaient chargés; elles se montraient couvertes de chaînes d'or, de colliers, d'anneaux, de médailles, de bracelets, de pendants d'oreilles, et étalaient une magnificence incroyable, contraste parfait avec leur apparence accoutumée de misère. La fille de Tescelin ne pouvait se lasser d'admirer toutes ces choses dont rien jusqu'alors ne lui avait donné une idée. Les hommes étaient couchés sur la terre, à l'entour d'un grand feu où rôtissait un mouton qu'ils avaient dérobé sans doute; des viandes mélangées, dont on n'aurait pu apprécier la nature ni l'odeur, bouillaient à gros bouillons dans une chaudière énorme, suspendue sur la flamme par une corde dont l'extrémité supérieure tenait liée la cime de trois jeunes arbres qu'ils avaient courbés et réunis en guise de cheminée. Mais ce qui étonna le plus Humbeline, ce fut de voir deux bottes de paille servir de chenets à cette étrange cuisine

et rester intactes à côté des bûches enflammées qui s'embrasaient. On partagea la chair à demi saignante du mouton, que la tribu nomade dévora avidement. Alors les danses commencèrent à la clarté du foyer, qu'on prenait soin d'entretenir, et au bruit sauvage d'une musique âpre et discordante... Il y avait quelque chose d'effrayant et de fantastique dans l'aspect de ces créatures bizarres, sombres ou étincelantes, s'agitant et se mêlant avec rapidité à la lueur rougeâtre et vacillante de la flamme : on eût dit un chœur de démons célébrant dans la profonde nuit de l'abîme les mystères d'une orgie infernale.

La fille d'Alèthe contemplait ce tableau en silence, quand la vieille bohémienne s'approchant, lui prit une main qui se roidissait de dégoût et d'horreur, et fixant sur elle son regard empreint d'une expression satanique et railleuse : « Tu es belle, lui dit-elle, et seras adorée ; je te vois parmi les autres femmes briller au premier rang... un nœud solennel enchaîne ta destinée par une illustre alliance ; mais quoi ! tu le brises... pourquoi des pleurs ?... pourquoi des regrets quand une couronne plus belle que celle des rois va resplendir sur ton front ? »

Elle se tut, et l'orgueilleuse enfant sentit bondir son cœur d'une secrète joie. Alors Moïna vint s'emparer d'elle, et lui enseignant la danse qui l'avait charmée, l'entraîna au milieu des groupes tournoyants. Ce bruit et le mouvement l'enivrèrent, sa raison se perdit, ses sens défaillirent... elle tomba sans connaissance.

Quand Humbeline revint à elle, tout ce qui s'était passé ne lui sembla plus qu'un songe, car elle se trouvait couchée dans son lit, et les femmes qui la servaient causaient paisiblement autour d'elle. C'est que, comme le jour venait de finir, son père ne l'ayant pas à ses côtés, était allé pour lui donner le baiser du soir ; inquiet de ne pas la trouver dans sa chambre, il avait parcouru le château et les jardins en appelant sa fille à haute voix ; alors, songeant avec terreur aux étran-

gers qui erraient dans les environs, il était sorti précipitamment ; Humbeline, couchée au pied d'un arbre, s'étant présentée à ses regards, il la crut endormie, et la prenant dans ses bras il l'avait rapportée doucement et déposée lui-même sur sa couche. Cependant les circonstances de cette terrible soirée se représentèrent à l'esprit d'Humbeline sans qu'elle pût se rendre compte de leur réalité ; elle s'interrogeait vainement elle-même quand elle s'aperçut qu'elle n'avait plus le bijou qu'elle portait la veille. Sachant tout le prix que son père y attachait, elle résolut de le retrouver à quelque prix que ce fût, dût-elle retourner dans ce bois dont la seule idée lui causait tant de frayeur. Au point du jour, elle en prit donc le chemin, et regardant de tous côtés si elle ne verrait pas l'objet de ses recherches ; elle approcha timidement de la forêt... tout était silencieux ; mais aux traces de dévastation que les bohémiens y avaient laissées, elle reconnut facilement leur passage, et vit qu'elle n'était point abusée par un songe. Des accents plaintifs vinrent frapper son oreille : c'était un jeune enfant étranger qui pleurait et paraissait en proie au plus cruel désespoir. Humbeline, touchée de ses larmes, s'empressa de lui en demander la cause. Il répondit qu'il appartenait à la tribu errante qui était partie pendant son sommeil, et l'avait oublié. La jeune fille le consola du mieux qu'elle put, lui promit de l'emmener au château de son père, où l'on prendrait soin de lui. Quant au bijou, elle eut beau le chercher... ce n'était pas en vain que les rapaces étrangères avaient attiré l'imprudente parmi elles ! Et Humbeline revint bientôt ramenant le petit Janisca, dont elle avait essuyé les pleurs.

Tescelin accueillit volontiers l'enfant que sa fille lui présenta ; il était petit, de couleur basanée, mais ses yeux semblaient animés d'un éclat surnaturel, et une intelligence prématurée se faisait remarquer dans ses paroles. « Tu seras mon page, » lui dit Humbeline enchantée, et elle lui fit

faire des vêtements sous lesquels ressortaient parfaitement sa taille mignonne et la gracieuse agilité de ses manières. Bientôt il ne la quitta plus et devint son joujou favori. Elle prenait surtout un plaisir extrême à le voir danser, et recevait des leçons de lui dans cet art particulier à ceux de sa nation. Bientôt elle fut distraite de ses occupations par une autre pensée. Le pape Pascal était attendu à la cour de Bourgogne, et la curieuse fille ne songea plus qu'aux belles cérémonies qui allaient avoir lieu et qu'elle se réjouissait d'admirer. Son père la conduisit donc pour quelques jours à Dijon, chez le vieux sire de Gisse, son parent, avec Janisca, dont elle avait voulu être accompagnée. Là elle trouva ses deux cousins, qu'elle n'avait pas vus depuis longtemps. Girard, l'aîné, qui revenait de la cour de France, était un chevalier accompli, beau, grand, noble et brave comme l'avait été son père, dont il faisait l'orgueil. René, le plus jeune, n'était encore qu'un damoiseau, et n'avait jamais mis le pied sur un champ de bataille. Ils s'empressèrent tous deux à fêter la jeune fille, tandis que leur père s'émerveillait de la trouver si grandie et si belle. Humbeline se sentait entraînée secrètement vers René, qui avait été le compagnon des jeux de son enfance, et ressemblait à Nivard, le plus jeune de ses frères : c'était sa voix douce et enjouée, ses cheveux blonds, ses beaux yeux d'azur et sa jolie figure d'ange; il lui imposait bien moins que Girard, avec sa haute taille, sa longue épée, ses cheveux noirs et sa barbe touffue. Janisca les regardait tous deux en souriant et paraissait les admirer tour à tour.

Cet enfant ne grandissait point; comme une plante étrangère au sol qui la nourrit, son corps ne prenait aucun développement, mais sa pensée était prompte, ses paroles insinuantes et son regard indéfinissable et puissant. Le lendemain de leur arrivée, le saint pontife devait officier solennellement; les rues de Dijon étaient encombrées de curieux qui se pressaient

surtout près de la basilique de Saint-Étienne, où devait avoir lieu la cérémonie. On avait étendu de la paille fraîche dans l'église; car l'usage des bancs n'était pas encore établi. Garnier de Blaizy, abbé de Saint-Étienne, était déjà à la tête de ses religieux, près de l'autel, superbement décoré et enrichi de reliques précieuses. On y voyait enchâssés dans de l'or un morceau de la vraie croix et une épine de la couronne du Christ; puis on y exposait aussi à la vénération des fidèles une fiole remplie du sang du premier martyr, présent fait à cette église, dès les premiers siècles, par Céli-doine, évêque de Besançon. Bientôt le père des fidèles sortit du palais ducal, où on l'avait reçu avec une grande joie; son cortège était magnifique. Hugues II, surnommé le Pacifique, l'accompagnait pieusement avec la duchesse sa femme, madame Mathilde de Turenne; derrière eux venaient leurs sept enfants: Eudes l'aîné, qui devait succéder un jour à son père, et se faisait remarquer par son air de noblesse et de grandeur; puis Hugues le Roux, déjà marié à la jeune Sibille de Montréal; Robert et Henri, qui, consacrés au saint ministère, devaient occuper successivement le siège épiscopal d'Autun; Raimond, soupirant au fond de son cœur pour la belle Agnès de Montpensier, destinée à devenir son épouse; Gauthier, le fondateur futur de la sévère chartreuse de Lugny, et trois princesses, toutes belles comme des fleurs écloses sur la même tige. Cependant Oramburge, la plus jeune, méritait entre ses sœurs le prix de la beauté, et, charmant tous les regards, elle gagnait aussi tous les cœurs par la grâce et la simplicité de son maintien, la noblesse de ses manières et l'air de modestie et de bonté répandu sur toute sa personne. Puis venaient les religieux de Saint-Bénigne, de Notre-Dame, de Saint-Michel, de Saint-Nicolas, de Saint-Médard, de Saint-Jean et de Saint-Philibert, ayant tous leur abbé en tête, et suivis d'une longue file de seigneurs, de dames, de chevaliers portant

diverses couleurs; d'écuyers, de varlets et d'hommes d'armes. Humbeline, appuyée au bras de son père, admirait cet imposant spectacle, et ne put trouver qu'avec peine une place dans l'enceinte du temple, dont le peuple inondait les alentours.

Garnier de Blaizy s'avança à la rencontre du cortège, et se prosternant devant le pape, lui demanda l'absolution pour lui et pour ses religieux morts; ce que le saint pontife lui accorda solennellement. L'office fut alors célébré avec une grande pompe, et tous les fronts s'inclinèrent religieusement sous la bénédiction papale. En sortant de l'église, la foule était si grande et se précipitait avec une confusion telle, qu'Humbeline se trouva séparée de son père et emportée par le tourbillon, où elle faillit être étouffée. Pressée au milieu de ce monde, elle perdait connaissance quand un chevalier la saisit dans ses bras, et l'ayant emportée, la reconduisit à sa demeure. Son père et ses cousins s'empresaient à la chercher; bientôt ils revinrent. René était pâle et témoignait la plus vive inquiétude; mais la vue d'Humbeline eut bientôt ramené la gaieté dans son cœur et la joie sur son front. La figure de Girard n'exprimait pas ainsi l'émotion; cependant quand il apprit le danger que la jeune fille avait couru, et de quelle manière elle venait d'être sauvée, ses sourcils épais se rapprochèrent légèrement, et il menaça du regard le chevalier qui l'avait secourue. C'était Guy de Marey, chef d'une illustre maison; ce jeune seigneur n'aspirait à rien moins qu'à épouser la fille du duc de Bourgogne, la charmante Oramburge. Rien ne semblait devoir s'opposer à cette alliance, car le duc paraissait voir avec plaisir les soins que Guy de Marey rendait à la princesse, et on pensait généralement à la cour que ce mariage se ferait aussitôt après celui des deux sœurs aînées d'Oramburge.

Tescelin couvrit sa fille de baisers, et adressa mille remerciements au chevalier qui la lui rendait; celui-ci répondit cour-

toisement et prit congé de la famille. Après quelques jours passés à Dijon, Humbeline et son père retournaient à Fontaine: « Notre demeure va me sembler bien triste, belle cousine, » dit à la fille d'Alèthe le jeune René en la voyant partir; et son doux regard la suivait de loin, tandis qu'il agitait encore sa main en signe d'adieu. Elle répondit en élevant son mouchoir, et rentra toute rêveuse au manoir.

Janisca fit en vain mille gentillesses pour la distraire; elle aussi trouvait sa demeure déserte, et ne songeait plus qu'à la ville qu'elle venait de quitter. Le page rusé devina ses pensées et ne l'entretint plus d'autre chose.

« N'est-ce pas grand dommage, lui disait-il, qu'une gentille damoiselle soit ainsi renfermée dans la solitude, tandis que tant d'autres moins nobles et moins belles font l'ornement d'une cour où elles sont tant fêtées! » Humbeline l'écoutait en soupirant, et devenait plus rêveuse encore; mais elle fut agréablement surprise quelques jours après.

Un matin, comme elle était encore dans sa chambre, une voix douce et bien connue de son cœur, s'unissant aux accords de la mandoline, répéta tendrement des couplets naïfs. Humbeline ouvrit sa fenêtre en souriant, et sa jolie figure apparut derrière les barreaux comme une rose entr'ouverte. « Tiens! beau ménestrel, voilà le prix de ta chanson, » dit-elle en jetant à René le bouquet que Janisca avait soin de lui apporter chaque matin; puis elle descendit et courut à la rencontre de son cousin. Le jeune homme portait à ses lèvres le don qu'il venait de recevoir; mais le rendant à la jeune fille: « Belle cousine, lui dit-il, permettez que je vous l'offre à mon tour; vous me le rendrez ce soir, quand, flétri sur votre sein, il ne vous servira plus de parure. » Humbeline, émue, prit le bouquet, qui ne la quitta pas de la journée; puis le soir, l'ayant laissé tomber à ses pieds, René s'empres-
sa de le relever

et de le cacher dans son sein, en disant à Humbeline : « Il restera toujours sur mon cœur, comme un talisman enchanté. » Janisca sourit et murmura quelques mots à demi-voix, mais nul ne put les entendre. Bientôt il ne se passa presque plus de jours sans que René ne trouvât le moyen d'accourir à Fontaine. La jeunesse de son âge, et son titre de parent, faisaient que Teseclin n'attachait aucune importance à ces assiduités et le laissait librement près de sa fille ; mais l'amour avait pénétré dans leur cœur, et un tendre attachement unissait ces jeunes gens l'un à l'autre.

« Cependant, disait quelquefois Janisca, il est bien étonnant que Girard ne vienne jamais, tandis que son frère est ici tous les jours ; ne serait-ce pas qu'il trouve son oncle trop vieux et sa cousine trop enfant, ou qu'épris des dames de la cour, il ne suppose de charmes qu'à elles seules ? » Ces réflexions, répétées plusieurs fois, finirent par causer du dépit à la jeune fille, qui avait la conscience de sa beauté et à qui les louanges de son page avaient depuis longtemps appris qu'elle était charmante. « Je voudrais bien voir ton frère, dit-elle à René d'une voix caressante ; pourquoi ne l'amènes-tu jamais avec toi ? — Girard est trop grave, répondit le jeune homme, et dans ce moment-ci s'occupe de choses sérieuses, dont ma jeunesse m'exclut. Il fait partie du conseil du duc, qui examine, pour les juger, les contestations élevées entre notre souverain et les vénérables chanoines d'Autun. — Pourtant il aime la chasse ; dis-lui que nos bois sont pleins de gibier, et qu'il peut y courir le cerf ou le sanglier, à son choix. — Mais mon frère est sévère ; il ne sait pas que je viens ici tous les jours et ne comprendrait pas le charme qui m'y attire. » Cet aveu indirect et naïf fit rougir Humbeline de plaisir, et pour toute réponse elle serra doucement la main de son ami. « Il paraît, dit Janisca, quand René se fut éloigné, que votre beau cousin pense que vous ne

sauriez charmer que lui seul. » Cette réflexion, jetée comme au hasard, ne fut cependant pas perdue, et la fille d'Alèthe sentit la vanité s'éveiller dans son cœur ; il lui sembla que René doutait du pouvoir de sa beauté, et elle brûla d'en essayer l'épreuve sur l'indifférent Girard. Celui-ci était pourtant loin d'être insensible ; il avait trouvé Humbeline charmante, et conçut le désir de l'épouser. Le baron de Gisey, instruit de ce dessein, lui avait promis de la demander à son père ; mais comme Humbeline était encore fort jeune et que les affaires du duché les occupaient en ce moment, Girard gardait ce projet pour l'avenir, et le caressait comme une espérance.

Il fut bien surpris de l'invitation que lui transmit son frère, et n'apprit pas sans étonnement ses fréquentes visites à Fontaine. Il s'y rendit dès le lendemain ; sa cousine était plus jolie et plus gracieuse que jamais. Elle entoura le chevalier de soins et de prévenances, et lui fit d'aimables reproches sur la rareté de sa présence. Girard, heureux de ces témoignages d'affection, y répondit avec bonté, mais réserve, car il était d'une nature calme et sérieuse, dont les impressions lentes, mais profondes, sont comme ces tablettes de marbre et d'airain, où la main du sculpteur grave avec peine des caractères qui ne doivent périr qu'avec elles.

Humbeline, expansive et folâtre, ne se sentait nul attrait pour cet homme imposant, et s'en serait peu occupée, si sa vanité n'eût été excitée par les réflexions continuelles du bohémien. Après le repas, qui fut grave, car Janisca ne l'égayait point par ses piquantes saillies, et René, maintenu par la présence de son frère, n'osait regarder sa cousine qu'à la dérobée, Humbeline pria le page de danser, afin de réjouir ses cousins ; il le fit avec une gentillesse dont Girard lui-même parut enchanté. Alors elle se rappela les paroles de la jeune bohémienne : « Je t'apprends une danse avec laquelle tu seras

sûre de charmer tous les jeunes seigneurs qui te verront, » et voulut faire aussitôt l'essai de son talent ; elle fut en effet si charmante, que les deux frères étaient ravis et ne pouvaient se lasser de l'admirer. Tescelin la regardait avec une complaisance toute paternelle ; mais Girard prit tout à coup un air triste, et au lieu des éloges qu'elle s'attendait à en recevoir, il lui dit d'un ton où perçait légèrement le reproche : « Vous dansez mieux qu'Hérodiade, Humbeline ; mais je doute que ce talent ait jamais été celui de votre sainte mère, que j'ai eu le bonheur de connaître ; et pensez-vous que votre frère Bernard serait bien fier de vous voir exceller dans cet art ? » Une rougeur de pourpre monta au visage de la jeune fille, et des larmes de dépit brillèrent au bord de ses paupières. Comme elle restait silencieuse, il ajouta d'une voix plus douce : « Pardonnez-moi ma franchise ; je vous aime et veux sincèrement votre bonheur ; croyez-moi, ne le cherchez point dans la dissipation et les succès frivoles ; la vraie beauté d'une femme, c'est la vertu. Laissez aux filles sans pudeur le plaisir de charmer les yeux et d'enivrer les sens ; mais vous, vierge chrétienne, destinée à devenir la compagne d'un époux, votre part est plus noble et plus sainte. Fille d'Alèthe, souvenez-vous de votre mère ; son ombre sacrée vous environne et vous protège ; marchez dans la voie qu'elle vous a tracée, et n'attristez pas la félicité éternelle devenue son partage. » La solennité de ces paroles, la voix grave et profondément émue du jeune homme, firent une vive impression sur Humbeline, et le lendemain elle disait à Janisca : « Je crois que Girard a raison ; je sens quelquefois dans mon âme un secret mécontentement dont je ne puis m'expliquer la cause ; Girard me l'a révélée. Oui, je veux changer, et ne plus mériter de semblables reproches. » L'enfant (car il ne grandissait point) n'opposa aucune résistance aux bonnes résolutions d'Humbeline, et l'engagea au contraire à se

montrer sérieuse et réfléchie, surtout avec son cousin. En effet, toutes les fois qu'il revint, la jeune fille était si modeste, si douce, que, touché de la raison et de la docilité dont elle faisait preuve, il devint plus affectueux avec elle, et sentit s'augmenter dans son cœur la tendresse qu'il lui avait vouée ; car sans lui avoir fait part de son dessein, il la considérait déjà comme sa femme et ne formait de projets que pour qu'elle fût heureuse.

Cependant le mariage de Raimond de Bourgogne avec Agnès de Montpensier venait d'être décidé, et de grandes fêtes allaient avoir lieu. Tous les seigneurs bourguignons furent invités, et le baron annonça à sa fille qu'il allait la présenter à la cour. Elle éprouva une grande joie à l'idée de paraître au milieu de cette brillante réunion, et ne s'occupa plus que des apprêts de sa toilette. Mais le luxe était alors inconnu, et la simplicité des vêtements était si grande, que les reines elles-mêmes portaient des chemises de serge. Une coiffure plate, un long voile, du linge uni, une robe blanche, étroite, attachée sous le menton, et sans autre ornement qu'un écu armorié... telle devait être la parure d'Humbeline. « Quel dommage, disait Janisca, que les cheveux noirs de ma belle maîtresse ne soient pas partagés en longues tresses ou frisés en mille anneaux, comme ceux de Moïna les jours de fête ; que son cou gracieux, ses épaules blanches et sa taille élégante soient emprisonnés dans un fourreau sans grâce, et ses jolis bras cachés sous ces vilaines manches, pareilles à celles des moines pénitents ! » Humbeline soupirait à ces paroles. « Tais-toi, Janisca, tais-toi, disait-elle au bohémien. Que dirait Girard s'il t'entendait parler ainsi ? — Il froncerait encore ses gros sourcils, comme le jour où vous étiez si ravissante en dansant la danse de Moïna. Ne voyez-vous donc pas qu'il est jaloux de votre beauté ? Si vous vouliez me promettre le secret, je vous apprendrais quelque

chose. — Oh ! parle ! dit-elle curieusement ; je te promets d'être discrète. — Eh bien, il y a plusieurs jours, j'étais allé vous cueillir un bouquet dans le jardin, et Girard s'y promenait en parlant de mariage avec votre père ; j'étais caché par une touffe de genêt, et sans le vouloir j'entendis leur conversation. Le baron, qui tremble à l'idée de vous quitter, disait, malgré vos seize ans, que vous étiez trop jeune, et qu'il fallait que Girard attendît encore une année. Pauvre maîtresse ! que je vous plains d'épouser Girard ! il vous rendra esclave ; et puis, quoiqu'il soit bien noble, ne trouveriez-vous pas un parti plus brillant ? vous, digne d'épouser un roi, et à qui la vieille bohémienne avait promis une couronne ! — Mais je n'aime pas Girard, dit Humbeline ; je dirai à mon père que c'est René que je veux épouser. Avec lui, jamais de gronderies, jamais de paroles sévères. C'est lui seul que j'aime ; il ressemble tant à mon frère Nivard ! — Oui, j'aimerais encore mieux René ; mais il n'est qu'un simple jouvenceau et n'oserait jamais vous disputer à son frère. Allons, vous voilà triste !... pourquoi ?... manquera-t-il de seigneurs à ces fêtes ?... Là, vous pourrez choisir, car vous serez la plus belle, et il n'en est pas un qui ne doive s'estimer heureux de vous nommer son épouse. — Oui, mais c'est René que j'aime, » répéta doucement la jeune fille.

Les noces du prince furent célébrées avec la magnificence de cette époque, et il y eut des réjouissances de toutes sortes. Il s'y trouvait une foule nombreuse de puissants seigneurs, d'illustres dames et de gentilles damoiselles. Mais Oramburge était toujours la plus belle entre toutes, et partout on entendait faire l'éloge de sa beauté. Simple et modeste, au milieu de ces louanges elle n'en paraissait pas plus vaine ; le suffrage de Guy de Marey était le seul qu'elle enviât ; elle lui reportait d'un regard aimant tous les éloges qu'elle recevait, et jouissait délicieusement de l'expres-

sion de bonheur répandue sur les traits de son fiancé. Surprise de n'être point remarquée, Humbeline ne put se défendre d'un sentiment d'envie contre celle qui faisait ainsi oublier toutes les autres.

Étant rentrée chez elle, elle se débarrassa de ses vêtements avec humeur. Janisca, qui l'observait, lui dit : « Oramburge doit être bien fière ; mais si ma jeune maîtresse le voulait, demain Oramburge serait éclipsée à son tour. — Comment cela, Janisca ? n'est-elle pas la plus belle ? René lui-même ne l'a-t-il pas admirée ? et Girard, le sévère Girard n'a-t-il pas aussi vanté sa beauté ? Oh ! je voudrais n'être pas venue à cette fête !... Voilà donc comme je suis aimée ! » L'orgueilleuse enfant suffoquait de dépit, et ses larmes, en vain contenues, coulèrent librement devant le page confident de ses faiblesses. « Écoutez-moi, lui dit-il. Cette Oramburge, à la taille élevée et droite comme une colonne antique, au teint d'albâtre, aux yeux d'azur, aux cheveux dorés des Gauloises, doit une partie de ses charmes au costume sévère qui dérobe les vôtres. Laissez-moi vous parer ; et demain tous les regards seront fixés sur vous ; vous ne connaîtrez plus de rivale. — Eh bien, Janisca, je m'abandonne à tes conseils. » Le lendemain, en effet, une guirlande de fleurs couronnait le front d'Humbeline et se mêlait aux anneaux brillants de sa chevelure ; des pendants d'oreilles en forme d'étoile étincelaient à côté de ses joues vermeilles ; sa robe décolletée découvrait des épaules charmantes ; ses manches, relevées au coude par des agrafes d'argent, laissaient voir ses bras gracieux ; une ceinture à longs bouts flottants dessinait sa taille élégante, et lorsqu'elle se contempla dans le miroir d'acier poli que lui présenta son page, la plus vive satisfaction se peignit sur ses traits, et la confiance rentra dans son esprit. Tescelin en la voyant ainsi parée témoigna une grande surprise ; mais une caresse imposa silence au faible père... puis Humbeline était si jolie !

Quand, à l'heure du festin, elle entra dans la salle du palais des ducs, ce fut un murmure général d'étonnement et d'admiration; les femmes se regardaient entre elles, et les hommes se demandaient comment ils n'avaient pas remarqué plus tôt cette ravissante créature. René ne pouvait en détacher ses regards et pressait sur son cœur le bouquet qu'il avait conservé; partout elle recevait des félicitations et put lire son triomphe surtout les visages. Cependant un seul regard ne cherchait pas le sien, un seul homme était resté immobile à sa place et ne lui rendait aucun hommage.... c'était Girard : elle désirait et redoutait son approche; mais en le voyant l'œil baissé, le front pâle, la figure triste, elle eut honte de la joie qu'elle venait d'éprouver, et sentit comme un remords en songeant à sa mère. Ce bon mouvement dura peu : le plaisir d'être admirée éloigna bientôt tout autre souvenir; et ce qui devait la flatter davantage, Guy de Marey lui-même s'éloigna d'Oramburge pour venir se mêler au groupe dont elle était entourée. Ce fut pendant le bal surtout qu'elle s'enivra de louanges et de plaisir. De tous côtés des paroles flatteuses résonnaient à ses oreilles et des regards admirateurs la suivaient. Alors une folle idée la saisit, et sans pitié pour Girard, sombre et triste, sans respect pour la leçon qu'elle en avait reçue, ne songeant qu'à plaire, n'en voulant perdre aucun moyen, elle exécuta la danse emportée et voluptueuse de Moïna. Ce fut alors un vrai délire d'enthousiasme et d'admiration; rien de pareil n'avait encore ravi cette foule et charmé les sens de ces hommes à demi barbares dont tous les sentiments étaient des passions.

« Eh bien ! lui dit le soir Janisca, ne le savais-je pas que vous seriez la plus belle ? mais demain, vous les éblouirez bien plus encore ! Voici des bracelets comme en portait Moïna, un collier de corail dont se parait jadis la reine d'Egypte, et un voile de

pourpre éclatante. — Mais où as-tu pris ces trésors ? demanda Humbeline enchantée et craintive; aurais-tu commerce avec les esprits et possèdes-tu des secrets magiques comme ceux de ta nation ? — Non, maîtresse; mais le désir que j'ai de vous voir admirée et brillante m'a fait découvrir ces objets dans la cachette où ils étaient enfouis, et, parée de leur éclat, vous serez encore la reine de ces fêtes. Avez-vous vu les regards jaloux que la vaine Orambuge vous lançait quand Guy de Marey l'a quittée pour venir auprès de vous ? — Je ne les ai pas remarqués, répondit la jeune fille; mais il est son fiancé, et peut-être... que sais-je !... Si elle était jalouse?... car elle l'aime. — Elle l'aime ! le croyez-vous ? Non; elle aime les louanges dont il l'enivre en lui répétant sans cesse qu'elle est la plus adorable des femmes et que nulle ne peut lui disputer le prix de la beauté. Tel est le pouvoir qu'elle exerce sur lui, que, demain peut-être, rangé sous son empire, il affectera de paraître insensible à vos charmes et rendra votre victoire incomplète. — Que m'importe, Janisca ! — Rien ! je le sais. C'est que cette femme est si vaine, que je voudrais voir son orgueil abaissé; mais ce serait difficile ! — Tu crois ?... qui sait ?... si je n'avais qu'à vouloir ? » Et le lendemain, ses plus doux regards, ses plus séduisantes agaceries furent prodigués au fiancé d'Oramburge. Ce fut en vain que René chercha de ses yeux bleus et mélancoliques l'œil noir et pétillant de sa cousine : ce n'était déjà plus l'enfant naïve qui répondait doucement à sa tendresse; entourée d'une cour brillante de seigneurs et de guerriers, la fille d'Alèthe oubliait le jeune homme timide, et savourait avec délices les hommages rendus à ses charmes. Guy de Marey, assis auprès de la fille des ducs, ne s'était point éloigné d'elle, et pourtant la joie avait disparu du front d'Oramburge; un triste sourire effleurait légèrement ses lèvres, pareil à ce rayon de soleil qui traverse de son pâle éclat les nuages grisâtres d'un ciel d'automne; c'est que les regards distraits

de son fiancé ne cherchaient plus ses yeux, et que sa voix oubliait de lui faire entendre les douces paroles qu'elle aimait. Il semblait vouloir la quitter pour s'approcher d'Humbeline, et loin de chercher à le retenir par des propos séduisants, la modeste fille souffrait et s'accusait elle-même de la contrainte qu'il s'imposait. Enfin il trouva un prétexte pour s'éloigner, et la laissa en proie à une souffrance qu'elle avait ignorée jusqu'alors. Immobile et silencieux au milieu de l'éclat et du bruit, Girard devina tout ce qui se passait dans l'âme de la princesse, et comprit des douleurs qui étaient aussi les siennes; il en eut pitié, et s'approchant d'elle avec respect, il lui parla longtemps d'une voix amie; tandis que son œil dédaigneux n'avait pas un regard pour les triomphes d'Humbeline. Celle-ci n'aimait pas Girard, mais son orgueil fut blessé de l'indifférence qu'il affectait; elle envia à la triste Oramburge les consolations qu'il essayait de lui donner, et ne voyant plus en elle qu'une rivale, elle prit un plaisir cruel à étaler tous ses avantages, et témoigna au sire de Marey une préférence dont il fut enchanté.

Le troisième jour des fêtes avait été fixé pour un tournoi. Le prix était une couronne que la jeune épouse du duc devait poser elle-même sur le front du vainqueur. Déjà les dames étaient assises aux places qui leur avaient été préparées, et les spectateurs nombreux attendaient les combattants. Le bruit joyeux des fanfares annonce leur arrivée; ils se présentent fiers et superbes, se mesurant du regard et se défiant d'avance. Guy de Marey se distingue au milieu des guerriers par la majesté de sa taille et la noblesse dont tous ses mouvements sont empreints; le fer de sa lance est ceint d'une écharpe de pourpre... c'est la couleur du voile d'Humbeline. La fille des ducs s'en aperçoit à l'instant, ses joues se couvrent de pâleur, et baissant ses yeux pleins d'une tristesse angélique, elle laisse tomber quelques larmes. Ne soupçonnant pas

les angoisses dont elle aurait eu pitié si elle avait pu les comprendre, Humbeline se glorifiait dans sa vanité du nouvel hommage rendu à ses charmes. Enflammé par le désir de triompher devant elle, Guy sentit redoubler son courage et son ardeur. Déjà il avait défait d'illustres adversaires; les princes de Bourgogne eux-mêmes étaient vaincus; mais infatigable après tant de luttes, il gardait sa fière attitude et semblait du regard appeler encore des rivaux... Un nouveau champion se présente... c'est Girard. Il monte un coursier noir comme l'ébène; ses armes sont simples, il ne porte aucun don d'espérance et d'amour; ses prunelles ardentes étincellent sous la visière de son casque; il s'avance hardiment... mais, hélas! le même sort lui était réservé! Après un combat opiniâtre où la victoire incertaine sembla balancer entre les deux guerriers, Guy de Marey l'emporta enfin, et par des acclamations unanimes fut proclamé vainqueur. Il alla recevoir des mains d'Angnès le prix de son triomphe, puis se dirigeant avec grâce du côté où se trouvait Humbeline, il s'arrêta devant elle, mit un genou en terre et déposa à ses pieds le gage de la victoire. Une vive rougeur monta au front de la jeune fille et l'embellit encore, tandis que par un doux sourire elle remerciait le guerrier.

Oramburge sentit ses forces l'abandonner, et ne se soutint qu'avec peine. C'était en vain qu'elle luttait et voulait dérober sa douleur à tous les regards. Eudes, son frère, la devina et la comprit. Humilié d'avoir été vaincu par Guy, l'affront fait à sa sœur excita en lui un violent courroux; et quand se dérobant aux regards importuns de la foule, elle se retirait secrètement pour aller pleurer dans la solitude, il la suivit. « Oramburge, lui dit-il, essuie tes larmes; est-ce à toi de pleurer? L'ingrat qui t'a offensée sera puni de son infidélité; ce bras trop faible aujourd'hui saura demain venger ton outrage; je te le jure, ma sœur, son sang odieux sera répandu pour ta cause. — O

mon frère ! répondit la noble fille, arrête ! et ne fais point de semblables serments. Non ! une querelle funeste ne s'allumera point pour moi. Malheureuse ! comment me consolerais-je jamais d'avoir causé la mort de l'un de vous ! car tu pourrais, mon cher Eudes, succomber dans le combat... Non ! que la fille de Tescelin donne à Guy un bonheur auquel mon amour ne suffit plus. Pour moi, le voile des vierges deviendra désormais ma parure, et, fidèle épouse du Christ, je trouverai dans son sein l'amour, le seul amour qui n'est jamais trompé. » En disant ces mots, la douce voix d'Oramburge avait pris un accent ineffable, et son beau regard s'était empreint d'une résignation divine. Le chevalier, touché jusqu'au fond du cœur, contempla sa sœur avec tendresse, lui accorda la promesse de ne pas la venger et s'éloigna d'elle avec respect. Oramburge ne reparut plus à la cour, et l'abbaye de Leviey la reçut quelques jours après dans ses murs.

Guy ne lui avait point demandé compte de cette résolution subite, il ne réclama point sa fiancée. Quant à Humbeline, elle redoubla de coquetterie avec lui, car Janisca répétait sans cesse que la princesse ne s'était dérobée aux regards du chevalier que pour lui faire regretter sa présence, et que c'était une ruse de son orgueil, afin que l'absence lui prêtât de nouveaux charmes. Humbeline se trouva donc ainsi engagée dans une lutte dont il lui fallait sortir victorieuse, n'importe à quel prix. La victoire ne se fit pas attendre. Libre de tout engagement par le sacrifice généreux d'Oramburge, Guy vint demander la main d'Humbeline à son père. Tescelin, séduit par l'éclat de cette alliance, hésitait cependant, à cause des promesses faites à Girard ; mais celui-ci lui rendit librement sa parole et s'engagea même à paraître aux noces de sa cousine, qu'on devait célébrer à Fontaine. Il y vint en effet, accompagné de René, dont la beauté naissante palissait dans sa fleur ; le rire joyeux ne venait plus s'épanouir sur ses

lèvres, son visage était recueilli ; une pensée profonde se lisait dans ses regards sérieux et semblait imprimer sur son jeune front la sagesse des longues années. Les deux frères assistèrent à l'office divin ; nulle émotion ne se trahit en eux, et leur prière s'élança fervente vers les cieux.

Après la cérémonie, la mariée, au sortir du temple, s'arrêta sur le seuil pour recevoir les félicitations des conviés et leur donner à tous un baiser selon l'usage. Quand ce fut le tour de Girard, il s'approcha gravement. « Humbeline, lui dit-il, recevez mes adieux ; ce baiser sera sans doute le dernier ; souvenez-vous quelquefois de votre mère. » Elle le regarda avec étonnement ; la croix rouge des croisés était cousue sur son épaule... il partait pour la Palestine. René succéda à son frère ; il tenait à la main le bouquet qu'il avait jadis reçu de sa cousine. « Voilà le bouquet que vous m'aviez donné, lui dit-il ; le jeuneau l'a gardé fidèlement, selon sa promesse ; désormais le moine n'en aura pas besoin pour se rappeler dans la solitude du cloître que les joies de ce monde sont passagères et se flétrissent comme ces fleurs. » Girard regarda son frère, dont il ignorait la résolution, et devinant à la fois son amour et sa douleur, il se sentit ému d'une grande pitié et le pressa tendrement sur son sein. Les fils du sire de Gissey ne s'adressèrent pas une question... ils venaient de se comprendre mutuellement, et s'éloignèrent de la femme qui leur avait été si funeste à tous deux. Cette circonstance inattendue bannit la gaieté de la fête. Humbeline était devenue rêveuse, Janisca seul se montrait joyeux.

Guy voulut que sa jeune femme fût comblée de soins et d'honneurs ; ils parcoururent ensemble leurs nombreux domaines, et partout des fêtes pompeuses accueillirent la nouvelle épouse. La richesse de son époux lui permettait de satisfaire ses goûts et ses caprices les plus frivoles ; aussi sa renommée s'étendit au loin : on ne parlait

par toute la Bourgogne que d'elle, de sa beauté, et de l'incroyable splendeur dont elle était entourée.

Cependant Bernard, du fond de la retraite où il s'était enseveli avec ses frères, voyait la réputation de ses vertus s'accroître et se répandre dans le monde. L'humble solitaire de Clairvaux était devenu le conseiller des papes et des rois, la plus ferme colonne de l'Église et la lumière du monde chrétien. Humbeline, fière de cette gloire, voulut aller le féliciter et lui montrer aussi la magnificence devenue son partage. Elle prit donc le chemin de Clairvaux, accompagnée par une suite nombreuse de pages, d'écuyers, de varlets, d'hommes d'armes, et s'arrêta à la porte de l'abbaye en jetant un regard de complaisance sur le brillant équipage qui la suivait. Elle demanda son frère. O surprise ! Bernard refuse de la recevoir ; les portes du monastère lui sont fermées. Toutes ses instances sont inutiles ; le sévère abbé est inflexible. Alors un miracle s'opère dans le cœur de cette femme vaine et frivole. « Ah ! je vois ma mère ! » s'écria-t-elle en versant des pleurs. En effet l'ombre d'Alèthe lui était apparue. Alors rougissant du luxe qui faisait son orgueil, Humbeline arrache les ornements de sa coiffure, les bijoux dont elle est parée, les foule aux pieds comme Magdeleine, et les arrose de ses larmes ; elle croit entendre les plaintes d'Oramburge et du vieux sire de Gissey la maudissant et lui demandant, l'une son fiancé, l'autre ses fils, espoir de sa vieillesse... La fille d'Alèthe se prosternant au seuil de l'abbaye, les cheveux épars, le front souillé de poussière, de sa voix suppliante fit entendre ces mots qui s'échappaient avec des soupirs : « Ah ! je suis coupable, je le sais... mais si mon frère refuse de voir la femme pécheresse, que le serviteur de Dieu prenne compassion de son âme ! » Les portes s'ouvrirent alors, et Bernard apparut. La maigreur de son visage témoignait de l'austérité de sa vie, mais la sévérité de son front était

tempérée par la douceur paternelle de son regard ; il vint à sa sœur humiliée, il la releva, puis d'une voix éloquente et persuasive il lui rappela les grandes vérités du salut, l'innocence et la joie de leurs premières années et l'exemple de leur sainte mère. Le charme et l'onction de ses paroles étaient si grands, qu'Humbeline sentit son cœur se fondre en larmes amères et pourtant délicieuses, tant la suavité de l'amour divin s'exhalait des lèvres de Bernard, comme un parfum des cieux.

Elle fit en pleurant l'humble confession de ses fautes, et reçut la promesse du pardon. Mais ce ne fut point assez pour elle : il lui fallut encore celui des êtres dont elle avait causé le malheur, et son frère applaudissant à cette noble résolution, elle prit le chemin du couvent d'Oramburge.

Janisca, qui l'avait suivie, voulut lui adresser quelques paroles : « Retire-toi ! » s'écria-t-elle, Démon, serpent fatal que j'ai réchauffé dans mon sein... Ce sont tes perfides conseils qui m'ont perdue ! » Et le bohémien, poussant un éclat de rire, disparut pour jamais.

Quand on annonça à la fille des ducs qu'Humbeline demandait à lui parler, le souvenir de ses douleurs se réveilla, et elle éprouva un sentiment amer contre la femme qui les avait causées ; mais en la voyant pâle, défaite, se jeter à ses pieds et implorer sa miséricorde, la noble vierge la releva avec bonté et lui prodigua de pieuses consolations. Plus touchée de cet accueil que de tous les reproches qu'elle aurait pu lui adresser, la fille d'Alèthe pleura abondamment et la quitta pénétrée de tendresse et de reconnaissance. Ensuite elle retourna à Dijon, entra seule, à pied, les vêtements poudreux, le teint bâlé par le soleil, dans cette ville où naguère on l'admirait triomphante et superbe. Elle se présenta humblement à l'hôtel du sire de Gissey. Le vieillard, couché sur un lit de douleur, attendait l'heure pénible de la mort et déplorait amèrement dans son cœur

l'absence de ses enfants. A la vue d'Humbeline son front devint sévère et ses regards exprimèrent l'indignation. « Que veux-tu? lui dit-il; penses-tu que j'aie encore des fils que tu pourrais me ravir, ou viens-tu par ta présence insulter à l'abandon de mes derniers instants? Ah! maudit soit le jour où tu es venue apporter le trouble dans ma demeure et la ruine dans ma maison! Sans toi, femme perfide, sans le fatal amour que tu leur as inspiré, mes deux fils auraient choisi des épouses, et mon dernier soupir s'exhalerait paisible entre leurs bras. — O mon père! pardonnez! pardonnez-moi! » s'écria Humbeline d'une voix étouffée par les sanglots, en se prosternant au bord de la couche où languissait le vieillard. Son accent était si déchirant, sa douleur si vraie, que le malheureux père en fut ému. « Que veux-tu de moi? lui dit-il, et tes larmes ne sont-elles pas un nouvel artifice? — Non! mon repentir est sincère; ma vie entière sera consacrée à expier mes fautes, et je suis venue implorer de vous une parole de pardon. Je vous en conjure par le Christ miséricordieux, donnez cette paix à mon âme et que votre bénédiction me purifie. — Au nom de Jésus infiniment bon, sois bénie! lui dit-il; je ne veux pas emporter de haine dans la tombe. » Il lui tendit une main tremblante qu'elle couvrit de baisers et baigna de ses pleurs. Assise auprès du mourant, elle ne le quitta plus, lui prodigua les plus tendres soins et remplaça sa famille absente. A l'heure de l'agonie, elle récita les prières sacrées; approcha encore le crucifix des lèvres du mourant, et lui ferma doucement la paupière. Ce devoir pieux rempli, elle implora de son mari la permission de se consacrer au service du Seigneur. Guy ne put se résoudre à un tel sacrifice et essaya par tous les moyens de combattre cette résolution; mais deux années de soumission d'Humbeline n'ayant point affaibli en elle ce désir, il reconnut la volonté de Dieu, et permit à sa femme

d'accomplir son dessein. Elle se retira au monastère de Jally, et là, fidèle au souvenir d'Alèthe, aux exhortations de Bernard, elle donna le modèle d'une vie pénitente, et, méritant la couronne des élus, elle mourut sainte et révéree parmi ses compagnes.

M^{lle} ANTOINETTE QUARRÉ.

LA MUSE LIMONADIÈRE.

Nul siècle n'a, plus que le dix-huitième, présenté cette sorte de curiosité littéraire: des individus alliant le goût des lettres à l'exercice des professions les moins lettrées. Tout le monde voulait être littérateur, parce que dans ce siècle la littérature fut non-seulement une mode, mais encore une puissance. Frédéric le Grand et Catherine de Russie, qui peut-être enviaient tout bas la royauté de Voltaire, avaient senti eux-mêmes le besoin de relever l'éclat de leur couronne en y attachant quelques brins des lauriers du Pinde, expression aujourd'hui vieillie, mais fort à la mode alors; et cette fièvre littéraire qui n'avait pas épargné les têtes couronnées était répandue à un degré incroyable dans tous les rangs de la société.

On était à la veille d'une révolution, et on semblait uniquement préoccupé de questions d'art, sous lesquelles se cachait l'esprit nouveau qui commençait par l'intelligence le nivellement des rangs. On se passionnait, on se divisait en camps opposés, à propos d'un livre. La puissance intellectuelle régnait comme aujourd'hui la puissance matérielle. L'Encyclopédie était le grand système de chemins de fer de l'époque; c'était l'œuvre importante que le siècle devait accomplir, et sur laquelle on basait le bonheur de l'humanité.

Au milieu de ce mouvement, les femmes étaient reines ; car ce sont elles qui tiennent les salons ; et dans la république des lettres, les salons sont le sénat et le *forum*. On voyait briller au premier rang mesdames Geoffrin, Duffland, d'Houdetot, société brillante et choisie, véritable aristocratie de l'intelligence, dont la fille de madame Necker, madame de Staël, fut l'un des derniers rayons, et le plus lumineux sans doute.

Mais à côté de ces nobles et aristocratiques salons, s'élevaient des salons plus modestes et tout aussi littéraires, dont l'un des plus curieux fut celui de madame Bourette, connue sous le nom de la *Muse Limonadière*.

Charlotte Renyer naquit à Paris en 1714, d'un obscur limonadier. Elle épousa fort jeune un autre limonadier, nommé *Curé* ; et devenue veuve, elle ne quitta pas son comptoir en échangeant le nom de *Curé* contre celui de *Bourette*, que lui donna un brave homme, qui se connaissait beaucoup mieux en sucre et en café qu'en vers et en prose.

Madame Bourette s'occupait de poésie, et adressait des vers ou des amplifications poétiques à toutes les célébrités du temps. Elle s'était toujours tenue dans les limites de la vie commune, lorsqu'un jour elle emboucha la trompette héroïque, et il en résulta une *ode au roi de Prusse*, *ode en prose*, sur laquelle Fontenelle fit ces deux mauvais vers, plus polis que justes, ce nous semble :

Si les dames ont droit d'introduire les modes,
En prose désormais on doit faire des odes.

Le roi de Prusse envoya un étui à l'auteur, remerciement tant soit peu épigrammatique, et qui peut-être rappelait madame Bourette aux travaux de son sexe, ce qui ne l'empêcha pas d'accuser réception du cadeau par des vers ingénieux.

Si Frédéric comptait donner une leçon à la *Muse Limonadière*, l'intention était

au moins inutile ; car madame Bourette ne négligeait pas pour la poésie ses devoirs de ménagère, qu'elle comprenait fort bien, comme l'attestent des pièces de vers adressées à sa laitière, à sa blanchisseuse, à son boulanger, à son porteur d'eau et à son commissionnaire, et une autre pièce à une de ses amies, qui, sans être muse, était limonadière comme elle.

Des gens de notre état, le seul et vrai mérite
Est d'être exact à son comptoir,
D'examiner matin et soir
La recette qu'il a produite,
De faire bon accueil aux chalands,
De laisser causer les savants ;
Et, comme mon goût est d'écrire,
J'écris avec soin les crédits,
Et m'occupe souvent à lire
Le livre auquel ils sont inscrits.

Après avoir lu ce livre, madame Bourette faisait de jolies notes en vers, qu'elle envoyait à ses débiteurs lettrés, notes qui ne manquaient guère de faire rentrer les vieilles dettes, et lui procuraient souvent de spirituelles réponses, dont on aurait pu faire une nouvelle *Guirlande de Julie*, et dont quelques-unes ont été insérées dans le recueil de ses œuvres.

Les présents pleuvaient comme les vers en témoignage d'estime et d'affection. Le duc de Gesvres envoyait à la *Muse Limonadière* une écuelle d'argent, et Voltaire une tasse de porcelaine, dont elle le remercia ainsi :

Législateur du goût et de la poésie,
Je tiens de vous une coupe choisie,
Digne de recevoir le breuvage des cieux ;
Je voudrais, pour vous louer mieux,
Y puiser les eaux d'Hypocrène ; [Seine.
Mais vous seul les buvez, comme moi l'eau de

Les cafés étaient alors des lieux de réunion pour les beaux esprits ; celui de madame Bourette devint bientôt fameux, et quelquefois il se changea en académie, où se discutaient des questions littéraires ; quelquefois en salle de spectacle, où se jouaient de petites comédies, parmi les-

quelles on en remarque une de madame Bourette.

Le nom de *Muse Limonadière* que madame Bourette avait adopté peint à merveille, par sa bizarrerie, la singularité d'une vie qui fut toute entière consacrée à deux choses qu'on considère à tort comme incompatibles : les lettres, et les soins les plus vulgaires d'un petit commerce de détail, qui ne semble jamais avoir souffert de ses préoccupations poétiques.

Madame Bourette mourut à Paris, au mois de janvier de l'année 1784. Ses poésies avaient été publiées dès 1755, dans un recueil qui porte ce titre : *La Muse Limonadière et autres pièces de poésie*. Depuis, madame Bourette publia *la Coquette punie*, petite comédie en un acte et en vers, à laquelle nous avons précédemment fait allusion.

M^{me} PAULINE ROLAND.

L'Alouette.

FABLE.

Ne va pas te mirer, imprudente Alouette :
Crains le double filet du perfide oiseleur !
Les conseils d'un miroir trompeur
Ont perdu plus d'une coquette.

DE LADOUCETTE.

Revue des Théâtres.

Le premier Chapitre, comédie en un acte, par M. Léon Laya.

Le vicomte de Lascours avait prêté à M. Darbois de quoi acheter une charge de notaire. Depuis, tous deux se sont mariés et sont devenus veufs. Il reste à M. Darbois une fille, Cécile; le vicomte a un fils, Ernest, et Louise, mariée à un vieillard, le baron de Boissière, pair de France. M. de Boissière est mort, M. de Lascours est mort aussi; et ce dernier, en témoignage de l'estime qu'il portait à M. Darbois, l'a désigné pour être tuteur d'Ernest, charge qu'il remplit avec dévouement.

Il y a un an, aux vacances, Ernest de Lascours était venu passer quelque temps à la campagne, chez M. Darbois; il y

avait vu Cécile, jeune personne jolie, modeste, bien élevée, bonne musicienne, peignant à ravir; il en était tombé amoureux, et huit jours après son arrivée, se jetant aux genoux de M. Darbois, il lui avait demandé sa fille. M. Darbois fut d'abord attendri jusqu'aux larmes; mais l'émotion passée, il dit à Ernest : « Vous avez 500,000 fr. de fortune; ce fut l'avis de votre père, et c'est le mien, qu'il vous faut trouver au moins 300,000 fr., et ma fille ne peut vous apporter que moitié de cette somme. » Ernest se récria avec horreur contre ce calcul. Alors, M. Darbois s'adressant à l'imagination vive et ardente du jeune homme, lui parla fortune, gloire, ambition... Sans le convaincre, il parvint à le calmer, et trois de ses amis de Paris lui ayant écrit pour lui proposer de faire un voyage en Italie, M. Darbois espérant que les distractions

seraient un remède infaillible contre l'amour d'Ernest, lui avança l'argent nécessaire, et Ernest partit le lendemain, le désespoir dans l'âme. Le bon père s'aperçut avec douleur de la tristesse que ce départ causait à sa fille; mais il la reconduisit à sa pension, et depuis qu'elle en est sortie, il croit qu'elle a repris son calme accoutumé.

La scène se passe de nos jours, dans la maison de campagne appartenant à M. Darbois, située à quarante lieues de Paris, sur la route de Lyon.

Le théâtre représente un salon, dont une des portes donne sur un perron qui descend au jardin. A droite et à gauche est un guéridon sur lequel se trouve un album; en face, est un piano.

Au moment où la pièce commence, Ernest est en route pour revenir d'Italie; et, afin de le guetter au passage, madame de Boissière est arrivée chez M. Darbois.

Une conversation s'engage entre la jeune veuve et Cécile. Cécile s'étonne que son amie de pension n'ait pas préféré un homme de son âge. « J'ai dû en épouser cinq ou six, ma chère petite, répond la baronne.....; mais les jeunes gens, vois-tu, quand nous ne sommes pas riches, et alors mon père n'avait pas reçu son héritage, les jeunes gens, même les plus honnêtes, cherchent à nous plaire, nous disent qu'ils nous aiment.... puis bientôt ils s'arrêtent effrayés; et comme ils nous ont respectées, ils se croient libres. En effet, ils le sont aux yeux du monde, et seraient bien étonnés d'apprendre un jour que ce *premier chapitre*, comme ils disent, d'un roman inachevé, a détruit quelquefois toute une existence de femme! Hélas! il ne leur a fallu pour cela qu'un mot, un regard, un bouquet reçu ou donné, une étreinte de main!..... enfantillages qui s'arrêtent à peine dans leur cœur, et dont notre cœur, à nous, garde un profond souvenir!..... » Cécile est devenue rêveuse. « Pardonne-moi de t'avoir attristée, lui dit son amie en

l'embrassant au front; mais fais-en ton profit, car, vois-tu, personne n'est près de nous pour nous éclairer, pauvres jeunes filles!... Car les hommes ignorent ces choses, et les femmes nous les cachent. »

Cécile est fort agitée; elle avoue à madame de Boissière, qu'Ernest lui a dit qu'il l'aimait; elle l'a aimé, l'aime encore, et se croit engagée avec lui pour toujours, puis qu'elle lui a laissé prendre une rose qu'elle n'avait pu cueillir et laissée brisée sur sa tige, et que, quand il est parti, elle a reçu de lui cette lettre : « Adieu, mademoiselle; je pars le cœur plein de vous, emportant la rose de ce matin!... Mais vous! ces roses, ces romances, cette allée du berceau, où nous nous sommes promenés tant de fois... y penserez-vous, seulement? »

En ce moment, Ernest arrive, embrasse tendrement sa sœur, est très-poli avec Cécile, ce qui rassure M. Darbois sur l'amour d'Ernest pour sa fille. La pauvre petite dit à Ernest en baissant les yeux qu'elle chante toujours *les mêmes romances*. « Depuis un an, pense Ernest, elles doivent être un peu vieilles! » Elle lui montre un album sur lequel elle a peint *l'allée du berceau*. « Quelle allée? demande Ernest; j'en ai tant vu d'allées du berceau! » Il a tout oublié; il n'aime plus Cécile; il ne se souvient même plus qu'il l'ait aimée; bien mieux, il confie à sa sœur qu'il aime une jeune veuve qu'il a laissée à Venise, et qu'il attend pour l'épouser. Un domestique lui apporte une lettre de Venise. Pendant qu'il s'est éloigné pour la lire, M. Darbois, qui a un excellent parti à proposer à son pupille, dressait une demande de mariage adressée à la fille du général d'Hervilly, lorsque Ernest accourt furieux... sa jolie veuve lui écrit qu'elle vient de se marier... Dans son indignation, il accepte le mariage que lui propose son tuteur; il ne connaît pas sa fiancée; mais elle est riche, charmante, dit-on, cela lui suffit; il rencontrera cet hiver son infidèle au bois, à l'Opéra, aux Italiens; il veut que sa femme l'emporte

sur elle par son luxe, par ses équipages. Cependant il semble à madame de Boissière que ce n'est pas le bonheur de son frère qui se prépare... Elle essaye de réveiller en lui ses souvenirs, en lui racontant son histoire avec Cécile comme si elle lui était arrivée à elle-même. Aussitôt Ernest prend fait et cause pour sa sœur; il dit qu'un homme d'honneur eût surmonté tous les obstacles à ce mariage... « Troubler le cœur d'une jeune fille! s'écrie-t-il, mais c'est un crime!... et avoir tout oublié!... Cet homme est donc un sot!... Je voudrais bien qu'une jeune fille m'eût aimé, moi!... D'abord, je n'ai jamais fait la cour à une demoiselle... c'est-à-dire, si!... c'est même dans cette maison... mais on m'aura bien vite oublié!... Dans le cas contraire, je n'aurais jamais pardonné que, pour ne m'avoir pas dit un mot, on m'eût laissé perdre le bonheur de toute ma vie. » Ernest comprend enfin!... La musique qui est sur le piano... c'est la romance qu'il préférerait. L'album qui est sur le guéridon est ouvert à la page représentant l'allée du berceau... Le rosier placé au bas de la fenêtre, à une rose brisée sur sa tige, et l'attend encore comme la veille de son départ pour l'Italie... Il se rappelle tout! détache cette rose et la place sur son cœur.

M. Darbois a heureusement des actions sur des mines qui ont triplé de valeur; Cécile a maintenant une dot de 300,000 fr., il ne peut plus la refuser à son pupille, car en apercevant la rose que porte Ernest et l'émotion qu'éprouve la fille, M. Darbois voit combien elle aurait pu être malheureuse! mais Cécile sera heureuse, car elle ignorera toujours qu'elle avait été oubliée... Allons, se dit en soupirant madame de Boissière, voilà un premier chapitre qui aura eu son dénouement!

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Mélanges.

Source de Saint-Alyre.

Le sol sur lequel est bâtie la ville de Clermont-Ferrand est un tuf formé de fragments de basalte plus ou moins altérés, de petits cailloux siliceux, et d'une matière terreuse qui admet du carbonate de soufre dans sa composition. Ce tuf, quoique d'origine volcanique, a été évidemment déposé par les eaux, car il offre encore des couches d'argile et des parties sablonneuses.

Le sol de Clermont donne issue à plusieurs sources d'eaux minérales, dont la température est généralement peu élevée. Ces eaux sortent de différents points des montagnes, et probablement à la jonction du tuf volcanique avec les couches calcaires. C'est en face du monticule de *Monjuzet* que surgissent les eaux minérales de Saint-Alyre.

Cette source est assez abondante: elle donne vingt-quatre litres par minute. Il résulte d'une analyse à laquelle les chimistes se sont livrés, que les eaux de Saint-Alyre sont ferrugineuses, acidules, analogues aux eaux de Spa, de Pirmont, de Provins, etc., mais qu'elles renferment une plus grande quantité de carbonate de chaux.

Frappé de la propriété incrustante de cette source, le propriétaire, M. Clémentel, a choisi le point où elle commence à déposer le carbonate de chaux, et y a établi un petit bâtiment destiné à la fabrication des objets incrustés. L'eau arrive par le plafond, se divise dans une multitude de conduits, et s'échappe par plusieurs trous qu'on y a pratiqués. Les objets destinés à l'incrustation sont disposés de manière à recevoir cette eau; elle dégoutte sur eux

incessamment; bientôt une légère couche pierreuse enduit tous ces objets quels qu'ils soient; et au bout de quelques semaines, cette couche devient assez épaisse pour avoir recouvert des plantes, des nids d'oiseaux, et une foule d'autres corps que l'on aurait exposés à cette action incrustante.

Parmi les objets que l'on soumet à ce travail des eaux, on remarque des empreintes de médailles et de bas-reliefs, dont les formes, les contours et les traits les plus délicats sont bientôt retracés par les matières calcaires qui s'y déposent. Ce que l'on n'avait pu faire qu'en Italie, aux bains de Saint-Philippe, se reproduit à Saint-Alyre.

Une nouvelle source qui vient d'être découverte ajoute encore à ce prodige. Ces eaux déposent une multitude de cristaux brillants qui étincellent à la lumière, et recouvrent, sans en altérer les formes, tous les corps que l'on expose à leur action. Ce dépôt incrustant est d'un blanc jaunâtre; il est formé en grande partie de carbonate de chaux coloré par une petite quantité de fer hydroxydé; il se moule exactement sur tous les corps, et l'on peut voir dans le cabinet et dans le jardin de ce même établissement une très-grande quantité d'objets de toute nature, revêtus d'une couche calcaire qui leur donne l'apparence de la pierre: des chevaux, des vaches, des chiens et d'autres animaux que l'on avait préalablement empaillés, paraissent ainsi comme des statues ébauchées.

La température de ces eaux est celle des bains ordinaires, et malgré leur propriété incrustante, on peut cependant s'y baigner sans éprouver le sort des objets qu'on y laisse séjourner; ces bains sont surtout favorables aux douleurs rhumatismales.

A une époque où les eaux de Saint-Alyre coulaient sans direction, et en suivant la pente du terrain, elles descendaient vers le ruisseau de Tiretaine; mais au lieu de s'y jeter elles ont, par leur action incrustante,

formé sur ses bords une forte pétrification que l'on désigne sous le nom de *pont de pierre*. Cette masse, dont la longueur est d'environ deux cent quarante pieds, a une hauteur d'au moins dix-huit à vingt pieds au-dessus du ruisseau de Tiretaine, sur lequel elle s'est arrêtée, et qu'elle traverse comme un pont. La surface supérieure de ce pont, déjà très-étendue, est graduellement élargie, et l'on remarque encore une espèce de sillon servant sans doute à conduire les eaux calcaires qui élevèrent elles-mêmes ce pont vraiment merveilleux.

Voici l'explication que l'on donne à ce phénomène. Les bénédictins de Saint-Alyre, dans l'enclos desquels s'épanchait cette source d'eaux minérales, craignant que leur dépôt ne vint à envahir le sol fertile de leur abbaye, dirigèrent d'abord ces eaux de manière à les conduire dans le ruisseau de Tiretaine, qui traversait leur propriété. Les eaux calcaires coulant sur les dépôts qu'elles avaient déjà formés, les augmentant tous les jours, incrustèrent le canal qui leur était tracé, et finirent par l'obstruer. Il y eut bientôt des prolongements de matière calcaire qui s'avancèrent au-dessus d'un des bords du ruisseau de Tiretaine, et continuant à s'avancer chaque jour, finirent par joindre l'autre bord, et former ainsi des espèces d'arches dont la nature seule fut l'architecte. Des plantes aquatiques ne tardèrent pas à s'y développer, et la végétation de ces plantes, activée par les matières salines contenues dans les eaux minérales, couvrit de verdure les rochers que ces eaux venaient de former.

Les étrangers qui passent à Clermont vont visiter la source de Saint-Alyre et le cabinet des incrustations de M. Clémentel. C'est une fraîche et jeune fille d'Auvergne qui conduit les curieux près de la source et dans le jardin, et la précision technique avec laquelle elle leur explique les causes de ces phénomènes fait honneur à sa mémoire. Dans l'intérieur de l'établissement, deux jeunes demoiselles sont chargées du

soin de montrer le cabinet des incrustations et de surveiller la vente des empreintes moulées, dont le prix varie depuis 1 fr. jusqu'à 15 fr. Ces collections sont très-variées : on y trouve des paysages, des médailles, des bas-reliefs, des bustes et jusqu'à des tableaux réduits à de petites dimensions. La pesanteur de ces incrustations est celle du marbre ; elles en ont le poli ; leur couleur est un blanc jaunâtre ; quelquefois elles sont parsemées de taches jaunes dues au fer hydroxydé. Ces objets peuvent orner un appartement, un oratoire, une étagère, car à l'intérêt des sujets qu'ils représentent, tels que la Cène, la Vierge à la chaise, des faits de l'histoire de tous les pays, les portraits des grands hommes de tous les temps, ces objets joignent encore le merveilleux de la matière qu'elles compose.

...

Correspondance.

Décidément je ne veux pas rester fille, je veux me marier tôt ou tard ; il y a même des exemples que tard on a plus de chances d'être heureuse, parce que l'on est plus raisonnable et que l'on comprend mieux ses devoirs ; alors on ne se marie pas pour porter un cachemire, pour être appelée *madame* et pour dire : *chez moi*. Aussi, j'aurais coiffé sainte Catherine, c'est-à-dire, je serais vieille fille... tu sais qu'autrefois le jour de la fête de notre patronne, c'était la plus âgée des demoiselles qui était choisie pour poser une couronne de roses blanches sur la tête de la sainte ; j'aurais, dis-je, coiffé sainte Catherine que je ne me désespérerais pas, car je vois tous les jours des demoiselles se marier très-tard, et très-convenablement. En effet, une petite demoiselle qui sort de pension, qui est encore sous l'aile de sa mère ou de sa gouvernante, ne peut faire connaître son caractère ; elle

ne parle, ne répond, ne regarde et n'agit que d'après les conseils qu'elle reçoit ; au lieu qu'une grande demoiselle peut agir selon son caractère, ses idées, ses sentiments, peut se faire connaître enfin et inspirer plus de confiance à l'homme raisonnable qui cherche dans une femme, non une jolie poupée pour la montrer à ses amis le jour de ses noces, mais une amie qu'il consultera dans tous les événements de sa vie, qui partagera sa bonne ou sa mauvaise fortune et vieillira avec lui... Que cela est touchant, le conte de *Philémon et Baucis* ! Sais-tu ce qui me fait faire ces réflexions ? c'est une lettre que je viens de voir. Cette lettre, datée de Nice, est d'un Français, vieillard de quatre-vingt-douze ans, M. Sergent Marceau, ex-conventionnel, créateur du musée du Louvre, qui envoie au *Journal des Demoiselles* l'histoire de sa femme, morte à quatre-vingt-un ans, à laquelle il a fait élever un mausolée que depuis huit ans il arrose de ses larmes. Cette histoire est fort intéressante ; je vais t'en faire une courte analyse. Elnira Marceau n'avait plus de mère ; à douze ans elle la remplaçait auprès de ses frères et sœurs et tenait avec ordre la maison de son père, procureur au bailliage de Chartres. A une grande sensibilité elle joignait une âme forte, élevée, incapable d'aucune faiblesse et disposée à tous les sacrifices pour être utile. La bonté de son cœur commandait à la vivacité de son esprit, et les grâces répandues sur toute sa personne, la douceur de son caractère, le timbre harmonieux de sa voix, achevaient de compléter le charme qui attirait vers elle. Ses lectures étaient les œuvres de Pascal, de Nicole, de Fénelon ; les méditations d'Hervey, les Nuits d'Yung ; ces livres lui apprirent à diriger ses passions ou à leur commander ; elle y puisa ces maximes qui réglèrent toutes les actions de sa vie :

« Il faut avoir horreur du mensonge. »

« Après avoir bien examiné ce à quoi l'on s'engage, il faut tenir ses engagements. »

« Il faut être utile à ses semblables au prix de tous les sacrifices. »

A cette dernière maxime se rapportait celle-ci, qu'elle regardait comme la base fondamentale de sa conduite :

« L'homme *peut* tout ce qu'il *veut*, pourvu qu'il s'appuie sur la justice et sur la raison. »

Le père d'Elmira s'étant remarié à une très-jeune personne, crut devoir établir sa fille ; elle avait alors quatorze ans et demi. (C'était avant la révolution, car depuis le Code Napoléon les filles ne peuvent se marier avant quinze ans et les hommes avant dix-huit.) Je ne te dirai pas ce qu'Elmira eut à souffrir dans cette union mal assortie, ni ce qu'elle a fait pour ce mari, pour une sœur, pour des neveux ; la vie de cette femme fut celle d'un ange sur la terre. Elmira vivait malheureuse, mais résignée ; sa belle-mère avait eu plusieurs enfants ; l'aîné, âgé de cinq ans, abandonné aux soins des domestiques, errait dans les rues et n'était connu que sous le nom du *petit mauvais sujet*. Elmira en eut compassion, l'attira chez elle, cultiva son esprit, développa les sentiments de son cœur... lorsqu'elle n'était pas contente de son petit frère, elle ne lui infligeait d'autre punition que celle de ne pas l'embrasser ; il ne l'appelait que sa *bonne sœur*, et lorsque, forcée de demander une séparation, Elmira quitta la maison de son père, où elle s'était réfugiée en quittant son mari, et vint habiter un des couvents de Paris, afin de suivre en appel sa séparation. Le jeune Marceau, âgé alors de dix-sept ans, ne trouvant plus aucune affection dans sa famille, de désespoir s'était fait soldat. Il entretenait toujours une correspondance suivie avec celle à qui, disait-il, il devait les premiers conseils de la sagesse, les premières leçons de la prudence. Quelques jours après la bataille du Mans, bataille qui dura un jour et une nuit, Marceau écrivait à sa sœur que la veille de cette bataille, une jeune Vendéenne ayant

été prise les armes à la main, les soldats voulaient la massacrer, il l'avait arrachée à ce péril et confiée au bon curé d'un village voisin. « En sauvant la vie à cette jeune fille, ajoutait-il, j'ai pensé, ma bonne sœur, qu'elle était de votre sexe et qu'elle avait peut-être un frère qui l'adorait ! »

Hélas ! la jeune Vendéenne ne put échapper à son triste sort ! Marceau ne la revit plus, et reçut bientôt une petite montre en or qu'avant de mourir elle avait confiée au bourreau, pour la faire remettre au général républicain, comme gage de reconnaissance... Mais les soldats à qui il avait enlevé leur victime le dénoncèrent, et pour cet acte d'humanité, sans le zèle prévoyant du député Bourbotte, auquel il avait un jour sauvé la vie aux dépens de la sienne, le jeune général aurait aussi porté sa tête sur l'échafaud !

M. Alexandre Dumas a dénaturé cette histoire, dont il a fait un roman. Selon lui, Marceau était tombé amoureux de la jeune Vendéenne : comme si un général en chef de vingt-trois ans, prêt à livrer bataille à 80,000 hommes, allait s'occuper d'un minois rencontré dans la rue !

Elmira devenue veuve épousa M. Sergent, l'auteur de cette histoire. Puisse ma lettre porter à cet honorable vieillard quelque consolation en échange de l'intérêt qu'il nous aura inspiré pour l'ange qui l'attend au ciel, pour la femme qu'il pleure sur la terre !...

C'est pour être pleurée ainsi, vois-tu, que je te disais : Je ne veux pas rester fille... mais comme cela ne dépend pas de moi toute seule... je crois que nous avons encore le temps d'exécuter bien des planches du *Journal des Demoiselles*. Je vais donc t'expliquer celle-ci.

Le n° 1 est la 4^{me} partie d'un sac de cachemire que l'on brode au crochet en cordonnets de soie de différentes couleurs et en fil d'or. Ce sac se fait un côté blanc, un bleu, un noir et un rouge ; bien entendu que tu évites de te servir de cor-

donnet pareil au côté que tu brodes. A ces sacs on met, si l'on veut, des glands de perles d'or, alors des perles d'or sont cousues sur les coutures. Lorsque ton sac sera fané, tu le donneras à ton frère, qui s'en servira pour blague à tabac.

Le n° 2 est un coin de mouchoir qui se brode au plumetis et continue tout autour.

Le n° 3 est un autre coin de mouchoir dont le dessin peut encore te servir pour des chemisettes.

Je te préviens que les nouveaux bonnets que l'on voit dans nos élégants magasins de lingerie sont en mousseline brodée au plumetis. Je te recommande les semés des planches n° V, VIII et IX.

Le n° 4 est le patron d'une espèce de paletot d'enfant, avec lequel un petit garçon peut jouer et se rouler tout à son aise. Il se fait en coutil gris ou en velours, et se passe comme une chemise; les deux poches, qui se placent en dedans, sont indiquées par une ligne interrompue. Il faut pour ce paletot 1 mètre 60 centimètres d'une étoffe ayant trois quarts de large.

Le n° 5 est la manche et le parement.

Le n° 6 est ce paletot. Tu peux garnir le haut des parements des manches, l'ouverture des poches, l'ouverture qui se trouve au côté gauche de la poitrine, le haut et le bas du col, avec un galon de soie ou un ornement en passementerie.

Le n° 7 est un bissac à ouvrage. As-tu un morceau de soie ou de mousseline de laine de 65 centimètres de long, large de 50 centimètres? Tu le doubles d'un léger florence; puis, dans sa largeur, tu plies en deux ton étoffe; tu fais une couture aux deux extrémités, et la continues le long des deux côtés, en laissant au milieu une ouverture pour y passer aisément ton ouvrage, qui se met d'un côté, et de l'autre on met son nécessaire ou sa ménagère. Je dois à un ange de beauté et de bonté, qui a fait de ces bissacs pour les loteries au profit des pauvres, le modèle de celui-ci. Il est en mousseline de laine à raies de

cachemire; une des raies a été détachée sur la longueur de l'étoffe, pour en faire un ornement en la cousant, en travers, aux deux extrémités de ce bissac, sur la mousseline de laine. Tu fais, ou tu achètes, quatre glands de soie ou de laine, selon l'étoffe que tu as employée, tu les couds aux quatre coins; ou bien tu remplaces les glands par un effilé que tu couds le long de chaque extrémité de ce bissac.

Le n° 8 est une pèlerine formée de bandes de mousseline froncées et cousues à un entre-deux de dentelle, ou de mousseline brodée au plumetis; chaque bande doit être haute de 5 centimètres et demi; le demi-centimètre est roulé du haut et du bas par les fronces; diminuée, en mourant, un centimètre du haut et un du bas, aux deux extrémités de chacune de ces bandes de mousseline, afin que la pèlerine ait 25 centimètres devant, et 35 centimètres derrière. Le tour du cou se monte sur un petit collet de mousseline que l'on garnit d'une dentelle froncée et cousue en la diminuant sous le menton. La pèlerine est garnie du bas d'une dentelle pareille cousue d'une manière égale. Cette pèlerine se boutonne sur chaque entre-deux; on y ajoute, si l'on veut, trois petites rosettes de ruban bleu ou rose.

Le fond de ces pèlerines se fait aussi en tulle de coton blanc et en tulle de soie noire; ces dernières sont ornées de dentelle noire.

Le n° 9 est le dessin d'une bande de tapisserie pour portières ou pour descentes de lit. Pour portières, tu choisiras du canevas de 80 centimètres de large que tu couperas en deux. Pour descente de lit, tu choisiras du canevas moins gros. Madame Chardin m'a dit qu'il ne te fallait que trois bandes de tapisserie et deux bandes de velours. Le fond au milieu duquel se trouve l'espèce d'écusson qui est au milieu de cette bande, se fait en laine bleu-lapis parsemée de points en fils d'or. On ne l'a pas indiqué, parce que si tu veux y mettre un écusson, il faudra que ce fond soit blanc.

Le fond extérieur de ce dessin se fait en laine blanche, à partir d'un point de chaque côté; après ce point tu fais un point en laine rouge pour enfermer cette bande et marquer la place où elle est cousue.

Ce dessin a été exposé aux produits de l'Académie de l'Industrie, et a valu à son auteur, M. Sajou, dessinateur en tapisserie, une médaille d'honneur.

Le n° 10, ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans cette tapisserie.

Les bandes de canevas et les laines assorties se trouvent au *Symbole de la Paix*.

Il ne me reste plus qu'à te parler toilette... c'est assez difficile... il faudrait être un peu sorcière pour deviner ce qui se portera cet hiver.... Cependant, je crois pouvoir te dire que les chapeaux sont un peu plus grands, et se placent sur la tête comme un éteignoir sur une bougie... Il me semble voir venir les chignons; du moins, en les attendant, les tresses occupent leur place. Les étoffes de soie sont toutes rayées; les étoffes de laine sont parsemées de palmes, de raies, de dessins turcs. Les robes sont toujours très-longues, c'est-à-dire trop longues; mais on les relève en passant un ruisseau; c'est pour cela que les jupons se garnissent d'un volant en droit-fil, haut de 15 centimètres, y compris l'ourlet haut de 3 centimètres. Ce volant se fronce, se coud à l'envers, à surjet à même le jupon. Les manches sont toujours amadis ou en biais, et justes au bras. Les camails sont si longs qu'ils sont devenus des manteaux, plus, les ouvertures pour les manches. On les porte en mérinos, ouatés, doublés de soie, entourés d'une broderie en soutache; le col et le tour du camail garnis d'une frange torse en soie, de la couleur du mérinos. Les tours de tête se font en coques de rubans. Les voilettes ont un large ourlet dans le haut; on y passe un ruban pareil au chapeau, et on attache les

deux bouts de ce ruban sous la rosette du bavolet. La voilette, posée à plat sur la passe, doit la dépasser de 5 centimètres et retomber froncée des deux côtés des joues... Mais le mois prochain je t'en dirai bien davantage. Adieu! Toute à toi! J. J.

Ephéméride.

16 Octobre 1760. — *Mort du chevalier d'Assas.*

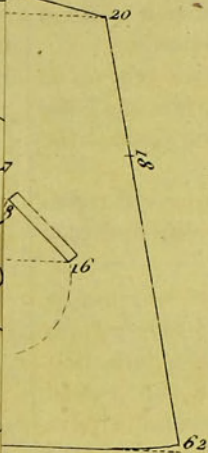
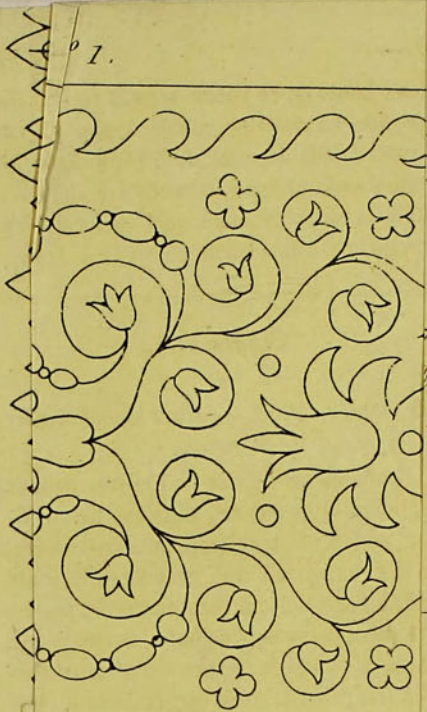
Capitaine au service de France, dans le régiment d'Auvergne, d'Assas, né au Vigan, périt à Closter-Camp, près de Gueldre, où il commandait une grand'garde. Etant allé au point du jour reconnaître les postes, il tomba dans une colonne ennemie qui s'avancait en silence pour surprendre l'armée française. D'Assas se recueille un instant pour enfler sa voix, et s'écrie : « A moi, Auvergne! voilà les ennemis! » Aussitôt il tombe percé de coups. Ce trait de courage sublime, longtemps oublié, dut à Voltaire la popularité dont il jouit dans l'histoire moderne. Sans vouloir rien ôter au mérite de d'Assas, on doit dire que des milliers de braves, dans les guerres de la révolution, de l'empire, ont fait autant et plus que lui, et que, par une injustice du hasard, leurs noms sont restés inconnus.

Mosaïque.

Le don d'un homme généreux est un présent, le don d'un homme intéressé est une demande. (*Proverbe persan.*)

Celui qui a la fortune a la fiancée. (*Proverbe allemand.*)

Un ami présent vaut mieux qu'un frère absent. (*Proverbe de Salomon.*)



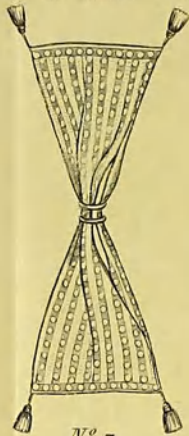
Nº 3.



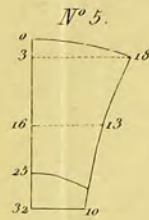
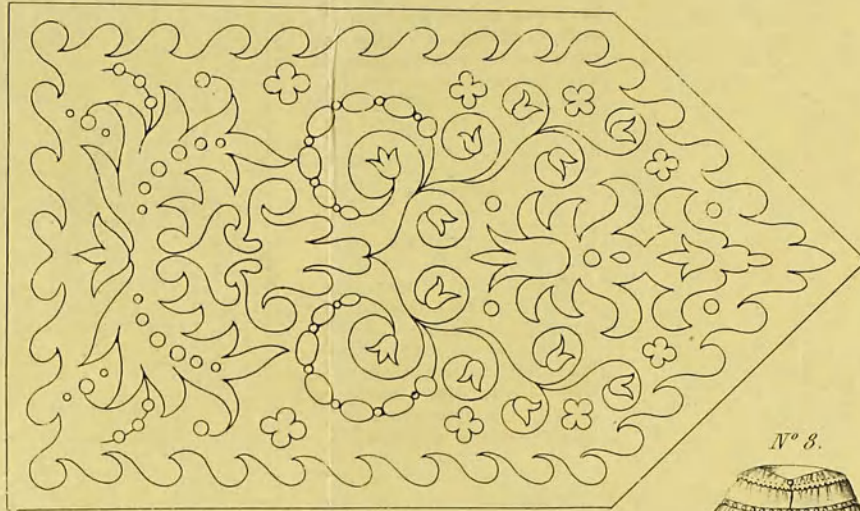
Ayuntamiento de Madrid



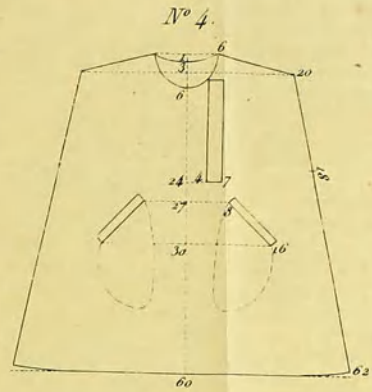
N° 6.



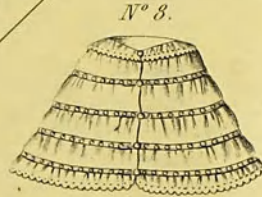
N° 7.



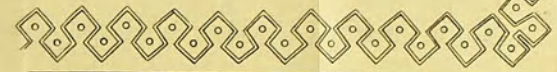
N° 5.



N° 4.

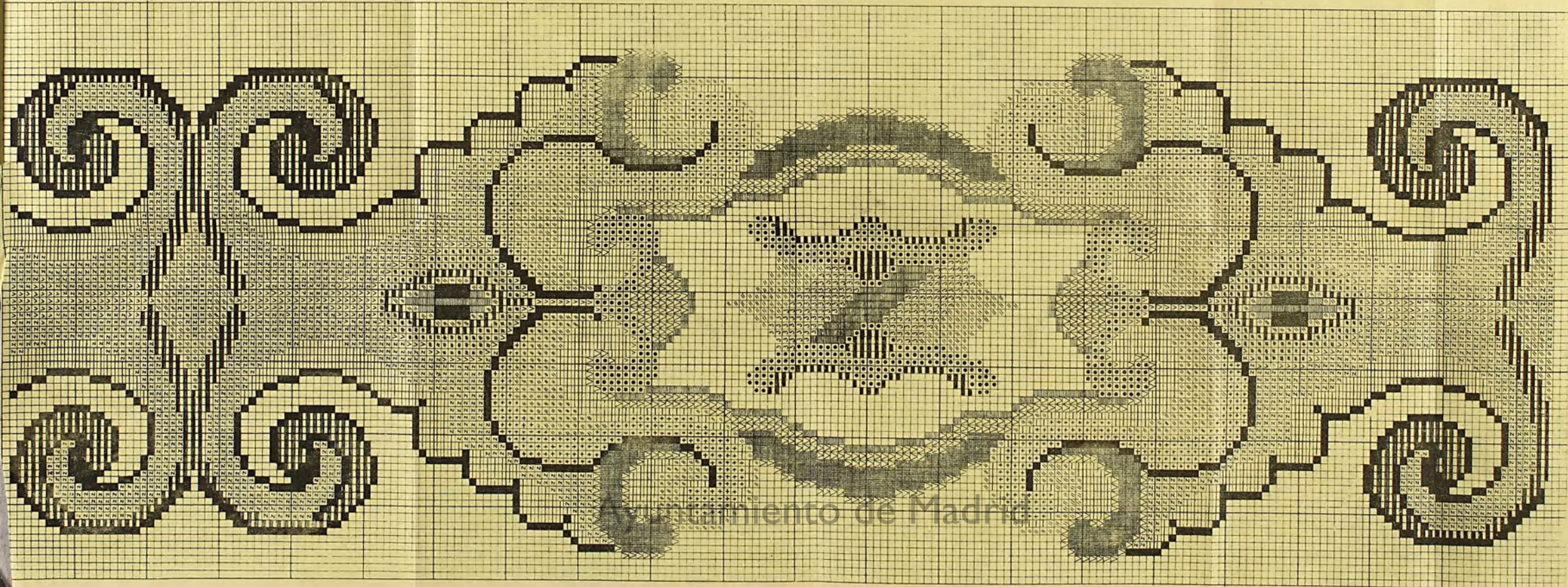


N° 8.



N° 3.

N° 9.



- ☐ Blanc
- ☐ Gris
- ☐ Noir
- ☐ Bleu
- ☐ Vert
- ☐ Rouge
- ☐ Jaune
- ☐ Violet
- ☐ Rose
- ☐ Orange
- ☐ Marron
- ☐ Vert foncé
- ☐ Vert clair
- ☐ Bleu foncé
- ☐ Bleu clair
- ☐ Rouge foncé
- ☐ Rouge clair
- ☐ Jaune foncé
- ☐ Jaune clair
- ☐ Violet foncé
- ☐ Violet clair
- ☐ Rose foncé
- ☐ Rose clair
- ☐ Orange foncé
- ☐ Orange clair
- ☐ Marron foncé
- ☐ Marron clair

s
l
é
F
F
F
c
n
n
p
tu
se
tu
c'
le
qu
dr
l'e
se
m
an
ca
de
m
do
en
ga
le
en
la
ru

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

Ma sœur Kate



3^e des Demoiselles. 1^{re} Année. N^o 11.

Roussel d'après Devéria

Imp. Lamerrey Benoit et

«Te lo apunto bien que mis vnos nobres seran en jous une Lady.»